

ANTIGONE TRAGÉDIE

JEAN DE ROTROU

Représentée pour la première fois en 1637

PERSONNAGES

JOCASTE, mère d'Antigone.

ÉTÉOCLE, roi de Thèbes et frère d'Antigone.

POLYNICE, frère d'Antigone.

ANTIGONE, fille de Jocaste.

ISMÈNE, soeur d'Antigone.

ADRASTE, beau-père de Polynice.

ARGIE, femme de Polynice.

MÉNETTE, gentilhomme d'Argie.

CRÉON, père d'Hémon et roi de Thèbes.

HÉMON, amant d'Antigone.

ÉPHISE, seigneur de Thèbes.

CLÉODAMAS, seigneur de Thèbes.

Un Page.

Capitaines Grecs.

Suite de Créon.

La scène est à Thèbes.

ACTE I

SCÈNE I

JOCASTE, ISMÈNE

JOCASTE

Qu'ils ont bien à propos usé de mon sommeil :
Ils n'ont pas appelé ma voix à leur conseil ;
Et lorsqu'ils ont voulu tenter cette sortie,
On a bien su garder que j'en fusse avertie.
C'est bien, ô nuit, c'est de tes plus noirs pavots
Que tu m'as distillé ce funeste repos.
Mais quel chef les conduit ?

ISMÈNE

Étéocle lui-même.

JOCASTE

Allons tôt ; c'est trop d'ordre en ce désordre extrême ;
Ce poil mal ordonné, cette confusion
Me sera bien séante en cette occasion.
Nature, confonds-les, c'est ici ton office :
Tout dépend de toi seule, et rien de l'artifice :
Viens te montrer, mon sein, qui les as allaités ;
Avancez-vous, mes bras, qui les avez portés ;
Toi, flanc incestueux dont ils ont pris naissance,
Viens, s'ils ont du respect, faire voir ta puissance.

SCÈNE II

JOCASTE, ISMÈNE, ANTIGONE

ANTIGONE

Madame, il n'est plus temps.

JOCASTE

Comment ! Ces enragés
Gisent-ils déjà morts l'un par l'autre égorgés,
Ou la troupe Thébaine a-t-elle été défaite ?

ANTIGONE

Non, mais le combat cesse, et le roi fait retraite :
C'est ce que de la tour j'ai clairement pu voir ;
Et son retour dans peu vous le fera savoir.

JOCASTE

Ce coeur dénaturé, teint de sang de son frère,
Se vient-il rafraîchir dans les bras de sa mère ?
S'y vient-il réjouir de cet acte inhumain,
Et ne prétend-il point des lauriers de sa main ?
Oui, le coup en mérite, il part d'un grand courage ;
Il s'est soustrait d'adresse, et pour un bel ouvrage.

ISMÈNE

Peut-être que le ciel, qui préside aux combats,
En disposera mieux que vous n'espérez pas.

ANTIGONE

Un instant a souvent changé l'ordre des choses ;
Beaucoup d'événements ont démenti leurs causes :
Mais, attendant l'entrée et l'entretien du roi,
Oyez un accident qui me transit d'effroi.
Je voyais de la tour le choc de deux armées,
L'une et l'autre au combat âprement animées,
Alors que Ménécée arrivant en ce lieu ;
"Adieu, m'a-t-il crié, chère Antigone, adieu ;
Le ciel se lasse enfin de vous être contraire ;
Jouis d'un long repos dans les bras de mon frère."
Moi qui me voyais seule, et qui ne savais pas
Le généreux dessein qui portait là ses pas,
Pour la fuite déjà j'avais tourné la vue,
Quand lui, la face ouverte et nullement émue,
Hardi, s'étant planté sur le bord de la tour,
Et voyant sans frayeur les bas lieux d'alentour,
A regardé le camp, et d'une voix profonde
A fait tourner vers lui les yeux de tout le monde :
"Arrêtez, a-t-il dit d'un ton impérieux ;
Arrêtez, je l'ordonne, et de la part des dieux ;
Arrêtez." Cette voix est à peine entendue
Que la main aux soldats demeure suspendue :
Chacun reste interdit, l'oeil et le bras levé ;
Le coup demeure en l'air et n'est point achevé.
Là, ce jeune héros pousse une voix moins forte,
Et d'un accent égal leur parle de cette sorte :
"Thèbes, goûte la paix que je vais t'acheter ;
Mon sang en est le prix, je viens te l'apporter ;
Repousse loin de toi cet orage de guerre
Qu'excite un insolent sur sa natale terre ;

Possède en paix tes champs, tes temples, tes maisons,
Sans autre changement que celui des saisons ;
Qu'Hymen mettant tes fils dans les bras de tes filles
De liens éternels unissent les familles ;
Règne enfin caressée et du ciel et du sort ;
La promesse des dieux doit ce prix à ma mort."
Il tire après ces mots une brillante épée,
Et, se l'étant au sein, jusqu'aux gardes trempée,
Se lance de la tour, le fer encore en main,
Noble victime aux dieux pour le peuple thébain.
À cet objet d'horreur, l'oeil troublé, le teint blême,
J'ai demeuré longtemps plus morte que lui-même ;
Et de frayeur encore tout mon sang est glacé :
Mais vous allez savoir comme tout s'est passé.

SCÈNE III

JOCASTE, ISMÈNE, ANTIGONE, ÉTÉOCLE, CRÉON, HÉMON ; DEUX CAPITAINES

ÉTÉOCLE

Madame, tout va mal, et dans cette retraite
La victoire est commune, ou plutôt la défaite :
Le sort est bien égal, il se déclare tard,
Et beaucoup sont à dire et d'une et d'autre part.

JOCASTE

Maudite ambition ! Abominable peste !
Monstre altéré de sang, que ton fruit est funeste !

ÉTÉOCLE

Sur le désir des miens mon trône se soutient
Je lui cétais l'état, mais l'état me retient ;
J'étais prêt à quitter le sceptre qu'on lui nie ;
Le peuple aime mon règne et craint sa tyrannie :
Je le possède aussi moins que je ne le sers ;
Les honneurs qu'il me rend sont d'honorables fers.
Au reste, un fondement reste à notre espérance,
Si l'oracle rendu nous tient lieu d'assurance ;
Thèbes lors jouira d'un paisible repos,
Quand les dents de Python la semence dernière
Satisfera pour tous et perdra la lumière.
Telle est l'arrêt des dieux.

CRÉON

Ô rigoureuse loi !

ÉTÉOCLE

Le jeune Ménécée a pris ces mots pour soi :
Se voyant comme il est dernier de notre race,
Sur qui par conséquent tombait cette disgrâce,
Il s'est soustrait de nous, et du haut de la tour,
Ravi que son malheur nous prouvât son amour,
Et porté d'une ardeur à nulle autre seconde,
S'est immolé lui-même aux yeux de tout le monde.
Heureux, certes cent fois, qui meurt si glorieux,
Et qui se pourra seul dire victorieux !

CRÉON

Mais plus heureux encore à qui sa mort profite
Et qui se couvrira des lauriers qu'il mérite !
Quelle haine des dieux jette le sort sur lui,
Et le fait trébucher pour soutenir autrui ?
Fausses divinités, êtres imaginaires,
Beaux abus des esprits, immortelles chimères,
Que vous a fait mon sang pour vous être immolé ?
Quel droit de la nature avons-nous violé ?
Ai-je, autre Oedipe, entré dans le lit de ma mère ?
Lui suis-je époux et fils ? Mon fils fut-il mon frère ?
Voilà que les surgeons d'un sang incestueux
Portent le diadème, et vous êtes pour eux !
Nous, vous nous destinez, innocentes victimes,
À périr pour leur gloire et payer pour leur crimes !

JOCASTE

Ô reproche honteux, que renouvelles-tu ?
Assez sans toi le sort exerce ma vertu.

ÉTÉOCLE

Je pardonne, Créon, cette plainte insensée
Aux récentes douleurs du sort de Ménécée :
Je sais qu'un fils qu'on perd afflige vivement ;
Mais il faut une borne à ce ressentiment,
Ou la peine suivrait un semblable caprice :
La guerre des États n'exclut pas la justice,
Et n'excuserait pas un outrage pareil.
Entrons, et m'assistez d'une heure de conseil.

Ils sortent tous, excepté Hémon et Antigone.

SCÈNE IV

ANTIGONE, HÉMON

ANTIGONE

Voyez, mon cher Hémon, comme sa violence
Va jusques à l'outrage et jusqu'à l'insolence.
J'approuve sa douleur, mais pour quelle raison
Lui fait-elle offenser toute notre maison,
Et, suivant sans respect sa brutale colère,
Troubler jusqu'aux enfers le repos de mon père ?
Oedipe, quoi ! Tes yeux par tes mains arrachés,
Tes mânes par ta mort de ton corps détachés,
Ton sceptre abandonné, tout ton royaume en armes,
Tes enfants divisés, nos soupirs et nos larmes,
Ne peuvent faire encore qu'un innocent péché
Moins de toi que du sort, ne te soit reproché ?

HÉMON

Ce malheur est commun avec notre misère,
De rougir comme vous des fautes de mon père,
Qui, forçant tout respect, ose bien à vos yeux
(Ces astres qui pourraient en imposer aux Dieux)
Passer insolemment jusqu'à cette licence ?
(L'amour a dérobé ce mot de naissance.)
Mais, Madame, mon sens ne s'est point démenti,
Et je ne puis tenir pour un mauvais parti,
Cet esprit violent, si ma crainte n'est vaine,
Pour les siens et pour soi promet beaucoup de peine ;
Et je n'ose vous dire une secrète peur
Que m'imprime en l'esprit cette mauvaise humeur.

ANTIGONE

Quoi ! Touchant notre hymen ?

HÉMON

Ma passion, Madame,
M'a bien pu sans sujet mettre ces peurs en l'âme ;
Non, un si beau dessein ne peut mal succéder ;
Le ciel, qui de sa main daigna nous accorder,
Doit faire que l'effet à l'attente réponde ;
La première faveur l'oblige à la seconde.
De ma part je proteste, en ces divines mains,
Qu'au moins je forcerais tous obstacles humains,
Et que m'ôter à vous serait une aventure
Pour qui je serais sourd à toute la nature ;

Que mon père à mes vœux s'opposât mille fois,
J'accepterais ce point de ce que je lui dois :
Nulle raison d'État, nul respect de couronne,
Ne pourraient ébranler la foi que je vous donne ;
À toute autorité je fermerais les yeux,
Et je ferais beaucoup de respecter les dieux.

ANTIGONE

Quoique la même foi que je vous ai donnée
Me permit de parler touchant notre hyménée,
L'orage prêt à choir dessus notre maison
Me défend ce discours comme hors de saison ;
Outre qu'ainsi qu'à vous certaine voix secrète
(Comme notre génie est quelquefois prophète)
D'une aveugle frayeur tout le sein me remplit,
Et me parle bien plus d'un tombeau que d'un lit :
Tournons donc nos pensées du côté de l'orage
Qui menace l'État d'un si proche naufrage :
Ce combat, cher Hémon, au moins s'est-il passé
Sans la mort de mon frère, ou sans qu'il soit blessé ?

HÉMON

Madame, c'est ici que je vous ai servie :
Polynice est vivant, mais il vous doit la vie.
Certes jamais lion, par un autre irrité,
Au combat plus ardent ne s'est précipité,
Que ce jeune lion, chef des troupes de Grèce,
N'a fait voir contre nous de courage et d'adresse.
Son cœur payait d'un bras dont les coups furieux
À peine s'acquéraient la créance des yeux :
Seul il force nos rangs, et de taille et de pointe
Ne trouve armet si fort, ni lame si bien jointe,
Qu'il ne fasse passage au fer qu'il a poussé,
Et ne voie un soldat à ses pieds renversé :
Il donne jusqu'à nous, moins effrayé du nombre
Que s'il ne combattait ni voyait que son ombre ;
Se jette furieux au plus fort du danger,
Et prodigue son sang comme un bien étranger :
Sous sa main, toujours haute et toujours occupée,
Son corps semble à dessein s'offrir à mon épée :
Mais, loin d'ors sur lui tenter aucun effort,
J'ai paré mille coups qui lui portaient la mort :
L'amitié qui vous joint, autant que la naissance,
M'a fait contre vous-même embraser sa défense :
Il conserve en sa vie un bien qui vous est dû ;
Bien mieux que sa valeur vous l'avez défendu ;
Vous étiez son bouclier au milieu des alarmes,
Et vous l'avez sauvé, seule, absente et sans armes.

ANTIGONE

Hélas ! Joindre sa mort à mon cruel ennui
Serait bien, cher Hémon, me tuer plus que lui :
À moi bien plus qu'à lui vous rendiez cet office ;
Vous sauviez Antigone en sauvant Polynice.
En effet, et vos yeux peut-être en sont témoins,
Une étroite amitié de tous temps nous a joints,
Qui passe de bien loin cet instinct ordinaire
Par qui la soeur s'attache aux intérêts du frère ;
Et, si la vérité se peut dire sans fard,
Étéocle en mon coeur n'eut jamais tant de part :
Quoiqu'un même devoir pour tous deux m'intéresse,
J'ai toujours chéri l'autre avec plus de tendresse ;
Jamais nos volontés ne faisaient qu'un parti ;
Mais je suis toujours même, et lui s'est démenti.

SCÈNE V

ANTIGONE, HÉMON, UN PAGE

UN PAGE

Monsieur, on tient conseil, et le roi vous demande.

HÉMON

Agréez ce devoir qu'il faut que je lui rende.

ANTIGONE

Allez, mais sur tout autre opinez pour la paix ;
Et soient vos bons avis suivis de bons effets.

Ils sortent

SCÈNE VI

POLYNICE, SOUS UNE TENTE ; ADRASTE, ARGIE

POLYNICE

Reste lâche et honteux de tant de compagnies
Que sous vos étendards la Grèce m'a fournies,
Et dernier de cent rois en ma faveur armés,
Autant et plus que moi pour moi-même animés,
Enfin j'ouvre l'oreille au conseil de la rage,
Piqué de désespoir bien plus que de courage,
Et je viens, mais plus tard, que l'honneur n'eût voulu,
Vous exposer enfin ce que j'ai résolu :
C'est, mon père, un dessein que je devais éclore
Lorsqu'aux veines des Grecs le sang bouillait encore :

Les mânes indignés de tant de bons soldats
Contre ma lâcheté ne murmuraient pas,
Et j'aurais épargné tant d'illustres personnes
Dont pour me couronner j'ai mis bas les couronnes :
Mais puisque cet avis me vient de mon devoir,
Quelque tard qu'il arrive, il le faut recevoir ;
Et vous trouverez bon que je paye la Grèce
Le sang de tant de peuple et de tant de noblesse.
Vous avez, quoique sage, en ce commun malheur,
(Vous ne témoignez pas votre juste douleur !)
Vous avez pris, mon père, en l'intérêt d'un gendre
Plus de part en effet que vous ne deviez prendre :
C'est moi, chétif, c'est moi qui dedans vos Etats,
Où vous régnez en paix sur tant de potentats,
Mauvais hôte, ai porté de ces maudites terres
Dessous un front d'amour des semences de guerre :
Le flambeau de l'hymen qui allia chez vous
Est le tison fatal qui vous consume tous ;
Vous mettez un serpent au sein de votre fille,
Qui devait étouffer toute votre famille :
J'ai trop, certes, j'ai trop fait voir ma lâcheté
Pour tant patience et pour tant de bonté :
Auteur de tant de maux, je ne veux plus de grâce ;
Il est temps, ou jamais, que je vous satisfasse,
Et qu'un duel enfin entre mon frère et moi...
Qu'avez-vous à pâlir, et d'où naît cet effroi ?

ADRESTE

Dieux ! Que proposez-vous ! Quelle horrible aventure !

ARGIE

Eh ! Monsieur, écoutez la voix de la nature ;
Songez quel est le sang que vous voulez verser ;
Sans honte et sans frayeur y pouvez-vous penser ?

POLYNICE

La chose est résolue, et la nature même
Souscrit à cet arrêt de ma fureur extrême ;
Outre qu'elle est muette, où parle la raison,
Elle ne s'entend pas avec la trahison ;
Au contraire, elle enseigne à repousser l'injure,
Et condamne surtout la fraude et le parjure.
Que doit plus la nature à mon frère qu'à moi,
Pour me lier les mains lorsqu'il me rompt sa foi,
Et pour vouloir que j'erre et que je me retire,
Quand mon année arrive et m'appelle à l'empire ?

ADRASTE

Quelle rage, bon dieu, vous occupe le sein ?
Ah ! Mon fils, étouffez ce damnable dessein :
Si votre ambition ne va qu'à la couronne,
Je dépouille pour vous l'éclat qui m'environne ;
Venez prendre et donner un paisible repos
Sur le trône de Lerne ou sur celui d'Argos :
Là, monarque absolu, vous n'aurez point de frère
Qui vous rompe de pacte et qui vous soit contraire ;
Là, votre épouse et moi, devenus vos sujets,
De nos fidèles soins appuierons vos projets ;
Et votre autorité n'y sera divisée
Par aucune puissance à la vôtre opposée.

POLYNICE

Non, non, ne point régner, les dieux m'en sont témoins,
Est le ressentiment qui le touche le moins,
Et jamais ma couronne, entre mes mains remise,
N'aurait d'autorité qui ne vous fut soumise.
Mais qu'un traître viole avec impunité
Le respect de l'accord entre nous arrêté,
Et que j'observe après celui de la naissance,
Une vertu si lâche excède ma puissance ;
Il faut trop de faiblesse à pouvoir l'exercer ;
On étouffe aisément qui se laisse presser.
Non, ma mère elle-même, au milieu de nos armes ;
Ni mes soeurs à mes pieds, les yeux baignés de larmes ;
Quelque droit d'Antigone ait dessus mes esprits,
Ne détourneraient pas le dessein que j'ai pris ;
Ou sa vie ou la mienne, importunes sangsues,
Doivent crever du sang dont elles sont repues.
M'en reste-t-il à boire, et ne voudriez-vous point
Qu'à ce que j'en ai pris le vôtre encore fût joint ?
Tydée, oui de tes jours j'ai la course bornée ;
Des tiens, Hypomédon ; et des tiens, Capanée :
Par moi, braves héros, sont veuves à la fois
Vos femmes de maris, et vos villes de rois ;
Et sans confusion je verrais le veuvage !
Non, non, trop de justice à ce devoir m'engage,
Et trop de honte est joint à mon retardement.

Il embrasse Argie.

Adieu, vous que mon coeur aima si tendrement,
Et que le ciel doua d'une vertu si rare ;
Un éternel adieu peut-être nous sépare :
Mais montrez votre force à dompter vos douleurs,
Et ne l'obligez point à la honte des pleurs.
Et vous, sage vieillard, digne d'un autre gendre,
Ayez soin que la terre au moins couvre ma cendre,
Et m'ouvrez le passage en l'empire des morts,

Dérobant aux corbeaux le butin de mon corps :
Après, pour votre fille, employez votre zèle,
Trouvez-lui dans le Grèce un parti digne d'elle,
Et que cet autre hymen lui puisse être aussi doux
Que le premier fut triste, et pour elle, et pour vous.

Il sort.

ARGIE

Polynice, hé ! Mon père, arrêtez ce barbare ;
Qu'il diffère un moment la mort qu'il me prépare,
Et qu'il reçoive au moins l'adieu que je lui dois.
Cessez, pleurs et soupirs qui m'étouffez la voix.

ACTE II

SCÈNE I

POLYNICE, L'ÉPÉE À LA MAIN, AU PIED DES MURAILLES DE THÈBES ; DEUX CAPITAINES GRECS

POLYNICE

Là, si ton lâche coeur enfin se peut résoudre,
Tu laisseras la vie, ou j'y mordrai la poudre,
Là, ton sang ou le mien signera notre foi ;
Là, de la main des dieux, Thèbes prendra son roi.
Sors donc, traître ; l'honneur à ce devoir t'engage :
La diligence ici doit prouver le courage,
Et, depuis le défi que mes traits t'ont porté,
Chaque instant qui se perd marque ta lâcheté.
Ah! Qu'un fâcheux devoir de ta ville t'arrache !
Qu'un traître a peu de coeur, et qu'un perfide est lâche !
Quel emploi t'a déjà tant de fois retenu ?
Il ne faut point d'apprêt à paraître tout nu.

Premier CAPITAINE

En ces effets bien moins de valeur que de rage.
La nature, Seigneur, dispense le courage ;
Vous auriez plus de coeur si vous en aviez moins.

POLYNICE

Laissez juger aux dieux, ne soyez que témoins.

SCÈNE II

POLYNICE, L'ÉPÉE À LA MAIN, AU PIED DES MURS DE THÈBES ; DEUX CAPITAINES GRECS ;
ANTIGONE, EN HAUT DES MURS

ANTIGONE

Polynice, avancez, portez ici la vue ;
Souffrez qu'après un an votre soeur vous salue.
Malheureuse, eh ! Pourquoi ne le puis-je autrement ?
Quel destin entre nous met cet éloignement ?
Après un si long temps la soeur revoit son frère,
Et ne lui peut donner le salut ordinaire ;
Un seul embrassement ne vous est pas permis ;
Nous parlons séparés comme deux ennemis :
Eh ! Mon frère, à quoi bon cet appareil de guerre ?
À quoi ces pavillons sur votre propre terre ?

Contre quel ennemi vous êtes-vous armé ?
 Ne trembleriez-vous pas si je l'avais nommé ?
 Accordez quelque chose à la loi naturelle :
 Le soleil s'est caché pour semblable querelle.
 Vous vous plaignez, armez et frappez à la fois,
 Est-ce de la façon qu'on demande ses droits ?
 Était-il d'un bon frère et d'un prince modeste
 De paraître d'abord en cet état funeste,
 Et de fouler aux pieds, sur un simple refus,
 Tout respect de nature et ne l'écouter plus ?
 Mon frère, au nom des dieux protecteurs de la Grèce,
 Car vers eux maintenant votre zèle s'adresse,
 Et vous n'en gardez plus pour les dieux des Thébains ;
 Au nom d'Argie encor, que j'aime et que le plains,
 Voyant qu'on lui prépare un si proche veuvage :
 Au nom d'Adraste enfin domptez ce grand courage ;
 Ne vous acquérez pas, par votre dureté,
 Un renom odieux à la postérité.
 Ô nature, toi-même à toi-même contraire,
 Vois que le fer en main un frère attend son frère.
 Cruel, eh ! Quel effet prétend votre courroux ?
 Duquel que le sang coule il coulera de vous ;
 L'un ne le peut verser sans la perte de l'autre ;
 En répandant le sien vous répandrez le vôtre ;
 Il ne diffère point, ce n'est qu'un même sang
 Que vous avez puisé dedans un même flanc.

POLYNICE

C'est d'où nous vient aussi même droit à l'empire
 Que son ambition prétend de m'interdire,
 Et qui l'obligeait à me garder sa foi,
 Comme digne action et d'un frère et d'un roi.
 Pour vous, ma chère soeur, pieuse et sage fille,
 Gloire du sang d'Oedipe, honneur de sa famille,
 Croyez qu'il me déplaît, et très sensiblement,
 De vous devoir dédire une fois seulement :
 Mais, par cette amitié si parfaite et si tendre
 Par où je connais bien que vous me voulez prendre,
 Et pour qui j'aurais peine à vous rien refuser,
 De moi-même aujourd'hui laissez-moi disposer :
 Outre mon intérêt et celui de la Grèce,
 Mon honneur, plus que tout, à ce devoir me presse :
 J'arme pour le bon droit, lui pour la trahison ;
 Il tient pour l'injustice, et moi pour la raison

ANTIGONE

Voilà donc cette soeur qui vous était si chère,
 Éconduite aujourd'hui d'une seule prière.
 Eh quoi ! Cette amitié qui naquit avec nous,
 De qui, non sans raison, Étéocle est jaloux,

Et par qui je vois bien que je lui suis suspecte,
 Ne pouvant l'honorer comme je vous respecte ;
 Cette tendre amitié reçoit donc un refus !
 Elle a perdu son droit et ne vous touche plus !
 Au moins si de si loin vous pourriez voir mes larmes,
 Peut-être en leur faveur mettriez-vous bas les armes :
 Car je n'oserais pas encore vous reprocher
 Que vous soyez plus dur et plus sourd qu'un rocher.
 Encore à la nature Étéocle défère ;
 Il se laisse gagner par les plaintes de ma mère ;
 Il n'a pas dépouillé tous sentiments humains,
 Et le fer est tout prêt à tomber de ses mains :
 Et vous, plus inhumain et plus inaccessible,
 Conservez contre moi le titre d'invincible :
 Moi dont le nom tout seul vous dût avoir touché,
 Dont depuis votre exil les yeux n'ont point séché ;
 Moi qui, sans vous mentir, trouverais trop aisée
 Quelque mort qui pour vous pût m'être proposée ;
 Moi malheureuse, enfin, qui vous prie à genoux,
 Moins pour l'amour de moi que pour l'amour de vous.

POLYNICE

Si quelque sentiment demeure après la vie,
 Que je vous saurais gré de me l'avoir ravie !
 Plutôt, ma chère soeur, que de me commander
 Ce que ma passion ne vous peut accorder,
 Venez m'ôter ce fer, oui, venez ; mais sur l'heure
 Plongez-le dans mon sein et faites que je meure ;
 Pour vous ma déférence ira jusqu'au trépas ;
 Mais je ne saurais vivre et ne me venger pas.

SCÈNE III

POLYNICE, DEUX CAPITAINES GRECS; ANTIGONE, ÉTÉOCLE, CRÉON

ÉTÉOCLE, sortant désarmé

Je viens enfin, je viens, prêt à te satisfaire ;
 Et crois que si plus tôt j'avais pu me soustraire,
 Plutôt dessus les lieux tu m'aurais vu rendu,
 Et n'aurais pas l'honneur de m'avoir attendu.
 Ma mère, à mon déçu par Éphise avertie,
 Avec tous ses efforts empêchait ma sortie,
 Dont il m'a bien déplu, car je n'ai pas douté
 Que mon retardement n'enflât ta vanité.
 Ton appel est, au reste, un bien que je t'envie ;
 J'en prétendais la gloire, et tu me l'as ravie :
 Cent fois de ce dessein mon coeur m'avait pressé,
 Et ce n'est que du temps que tu m'as devancé.
 Thèbes, sur qui jamais nul ne régna sans crime,

Le sort te va donner un prince légitime.
Voyons s'il m'ôtera le nom que j'en ai pris ;
Que le champ du combat en soit aussi le prix.

ANTIGONE

Ils s'approchent, ô dieux, et nul n'y met obstacle !
Fuyons, ne voyons pas cet horrible spectacle.

Elle sort.

POLYNICE

Enfin quelque remords t'a donc fait souvenir
Que ta foi s'est donnée et qu'il la faut tenir ?
Tu m'es donc frère enfin ? Car ce n'était pas l'être
Que de parjurer et de traiter en traître.
Pour nous mieux obliger, viens, signons nos accords
De notre propre sang et sur nos propres corps.

SCÈNE IV

JOCASTE, CRÉON, HÉMON, DEUX CAPITAINES, ÉTÉOCLE, POLYNICE

CRÉON

Que veut hors de saison cette femme importune ?

HÉMON

Détourner s'il se peut une étrange infortune.

Second CAPITAINE

C'est leur mère. Ô nature ! Assiste son dessein.

JOCASTE

Plongez, plongez, cruels, vos armes dans mon sein ;
Déployez contre moi votre aveugle colère,
Contre moi qui donnais des frères à leur père ;
Ou, si vous m'épargnez, ne versez pas le sang
Que vous avez puisé dans ce coupable flanc :
Accordez-le moi tout, ou ne m'en laissez goutte ;
Perdez-moi toute entière, ou conservez-moi toute.
Quoi ! Nul de vous encor n'a mis les armes bas ?
Je parle, et de vos mains elles ne tombent pas ?
Si quelque piété règne chez vous encore,
Consentez à la paix que votre mère implore ;
Si le crime vous plaît, un plus grand s'offre à vous ;
Ce flanc dont vous sortez est en butte à vos coups.
Cessez donc cette guerre, ou cessez-en la trêve ;
Faites qu'elle s'éteigne, ou bien qu'elle s'achève ;

Ou n'allez pas plus outre, ou passez jusqu'au bout ;
Ne considérez rien, ou considérez tout.
Sus, voyons quel effet obtiendront mes prières,
Car mes commandements n'en obtiendront plus guère ;
Je n'avancerais rien en vous contredisant :
J'ordonnais autrefois, et je prie à présent.
À qui s'adresseront mes premières caresses ?
Tous deux également partagent mes tendresses :
Celui-là fut absent ; mais si le pacte tient,
Celui-là le sera, puisque l'autre revient.
Ainsi je perds l'espoir de vous revoir ensemble ;
Si ce n'est que la guerre encore vous assemble ;
L'heur de vous entrevoir ne vous est pas permis :
Si vous ne vous fuyez, vous êtes ennemis :
Vous êtes divisés ou de coeur ou d'espace ;
La haine vous rapproche et l'amitié vous chasse.

À Polynice

Ça, mes premiers baisers s'adresseront à vous
Qu'une si longue absence a séparé de nous :
Venez les recevoir d'une approche civile,
Et déchargez vos mains de ce faix inutile.
Eh ! Quel est cet abord ? Qu'il est peu gracieux !
Pourquoi sur votre frère attachez-vous les yeux ?
Je vous couvrirai tout, et pour vous faire outrage
Il faudrait que par moi son fer se fit passage.
Chassez de votre esprit ce défiant souci ;
Si ce n'est que ma foi soit suspecte aussi.

POLYNICE

Ne désirez-vous point que je vous dissimule ?
Ma sûreté dépend de n'être plus crédule ;
La nature n'a plus d'inviolables droits ;
De son propre intérêt chacun se fait des lois ;
Et l'épreuve m'apprend que du pur artifice
Nature, son contraire, aujourd'hui fait l'office :
Votre parole enfin m'est suspecte en effet ;
Ma mère pourrait bien ce que mon frère a fait.

JOCASTE

Soupçonnez votre mère ; oui, j'approuve qu'en elle
Vous redoutiez d'avoir une garde infidèle :
De cet indigne faix ne déchargez ce bras
Qu'après qu'en ma faveur le roi l'aura mis bas.

POLYNICE

Le roi ? Quoi ! Le perfide exige encore ce titre
Durant ce différend dont le sort est arbitre ?
Vous et sa trahison l'avez donc couronné ?

ÉTÉOCLE

Bientôt, bientôt les dieux en auront ordonné.

JOCASTE

Hélas ! Qu'en la fureur dont votre âme est pressée
Vous prenez tout d'un sens contraire à ma pensée !
Je ne viens pas ici pour aigrir vos débats ;
Je lui donne ce titre et ne vous l'ôte pas.

À Étéocle

Pour vous la pitié peut-être a plus de charmes :
Approchez, Étéocle, et mettez bas les armes ;
Cachez à mes regards leur flamboyant acier :
Vous les fîtes lever, posez-les le premier.

Il met son épée à terre.

Vous vous craignez l'un l'autre, et moi tous deux ensemble ;
Mais tous deux pour tous deux c'est pour vous que je tremble.

À Polynice.

Mais votre défiance à la fin doit cesser.
Le voilà désarmé, puis-je vous embrasser ?
Faites ici, mes pleurs, l'office de la langue.
Mes sanglots, mes soupirs, commencez ma harangue.
Enfin les dieux, mon fils, ont exaucé mes vœux ;
J'obtiens en ces baisers la faveur que je veux :
Mais fasse leur bonté, fassent mes destinées
Que ce bonheur me dure encore quelques années !
Vous, faites-le, mon fils, puisque vous le pouvez,
Car il me durera si vous vous conservez :
Les bruits nous ont appris avec allégresse
Et quel honnête accueil vous a reçu la Grèce :
Vous y vîtes Adraste et l'on dit qu'en sa cour
Vous avez fait un choix digne de votre amour.
Mais qui dans votre lit conduisit votre épouse ?
C'est un droit qu'on m'ôtait et dont je suis jalouse.
Vous songeâtes sans doute, en cette élection,
En quel lieu s'adressait votre inclination ;
Mais sûtes-vous juger que par cette alliance
Vous nous donniez sujet de juste défiance ?
Savez-vous sous quel joug cet hymen vous a mis ?
De nos plus enragés et mortels ennemis,
Qui ne vous ont ouvert ni leur bras ni leur terre
Que pour avoir prétexte à nous faire la guerre.
Sur ce simple douaire ils vous ont accordé
Ce funeste parti plus tôt que demandé :
Aussi portiez-vous trop, leur portant les semences
De ces divisions et de ces violences :
Car quelle est cette guerre et quels sont ses objets ?
Vos parents, vos amis, vos pays, vos sujets :

C'est ce qu'on peut nomme votre parti contraire.
De ce funeste hymen nous sommes le douaire ;
Encor suis-je obligée à vos mauvais desseins ;
Et j'aime cette guerre autant que je la crains,
Puisqu'elle m'a rendu le bien de votre vue,
Et que cette faveur lui devait être due.
Tout un peuple ennemi marche dessus vos pas ;
Vous lui sacrifiez votre natale terre :
Enfin sans vous, mon fils, je n'aurais pas la guerre ;
Mais sans la guerre aussi je ne vous aurais pas.

POLYNICE

Tout un peuple allié marche dessus mes pas
Pour me rendre mes droits et ma natale terre :
Il est vrai que sans moi vous n'auriez pas la guerre ;
Mais sans la guerre aussi je ne vous aurais pas.

ÉTÉOCLE

Tout un peuple ennemi marche dessus vos pas
Et ne vous rendra point votre natale terre :
Il est vrai que sans vous Thèbes serait sans guerre ;
Mais elle aura la guerre et vous ne l'aurez pas.

JOCASTE

Tout mon sang, de frayeur en mes veines se glace.
Ma prière, cruels, n'obtient donc point de grâce ?
Je n'ai pouvoir, crédit, autorité, ni rang,
Et ne puis accorder mon sang avec mon sang ?

POLYNICE

Ne vous semble-t-il point que la gloire d'un prince
Soit d'errer vagabond de province en province ?
Chasse de mes pays, de mes biens, de ma cour,
De mon partage encor dois-je point de retour ?
Que pourrais-je avoir pis si j'étais le parjure,
Si j'avais violé les droits de la nature ?
Il faut qu'un traître règne, et que j'en sois banni !
Il sera coupable, et je serai puni !
Non, non ; le droit l'ordonne, en première maxime,
Le prix à l'innocence et le supplice au crime :
Je dois souhaiter l'une, et l'autre l'étouffer ;
Et le droit que je veux est au bout de ce fer.

ÉTÉOCLE

Qu'un brave parle haut !

POLYNICE

Qu'un traître tard se fâche !

ÉTÉOCLE

Souvent tel brave tremble.

POLYNICE

Et plus souvent un lâche.

ÉTÉOCLE

Ce coeur si haut m'étonne.

POLYNICE

Et moi le tien si bas.

ÉTÉOCLE

L'effet le montrera.

POLYNICE

Tu ne te hâtes pas ?

JOCASTE

Quelle gloire, bons dieux, ou plutôt quelle rage
À faillir le premier met le plus de courage ?
La valeur est honteuse en pareil différend,
Et la gloire appartient à celui qui se rend.
Je sais qu'à votre tête il faut une couronne ;
Mais que hors de chez vous votre main vous la donne.
Faut-il que d'un seul lieu vos desseins soient bornés ?
Et ne saurais-je avoir deux enfants couronnés ?
Montez, le fer en main, les rochers de Tymole,
Soumettez-vous les lieux que dore le Pactole ;
Osez ce qu'ont osé tant d'autres conquérants ;
Tenez tout de vous seul, et rien de vos parents :
Encore en tiendrez-vous ce grand coeur en partage,
Ce coeur qui vous peut faire un si bel héritage,
Qui vous peut au besoin donner un si beau rang
Sans que vous le cherchiez dans votre propre sang.

POLYNICE

Que Thèbes lui demeure, et que je me retire !

JOCASTE

Thèbes, vous le savez, est un fatal empire,
Et son trône est un lieu funeste à son roi :

Les exemples de Laïe et d'Oedipe en font foi.

POLYNICE

Un autre encore bientôt le fera mieux paraître.

JOCASTE

Cruel ! De votre frère ?

POLYNICE

Et de tous deux peut-être.

JOCASTE

Quelle obstination !

POLYNICE

Quelle infidélité !

JOCASTE

Mais quoi ! Son règne plaît, le vôtre est redouté ;
Il a gagné les coeurs....

POLYNICE

Et moi, moins populaire,
Je tiens indifférent d'être craint ou de plaire.
Qui règne aimé des siens en est moins absolu ;
Cet amour rompt souvent ce qu'il a résolu ;
Plus est permis aux rois à qui plus on s'oppose ;
Une lâche douleur au mépris les expose :
Le peuple, trop aisé, les lie en les aimant ;
Il faut pour être aimé régner trop mollement.

JOCASTE

L'amour de ses sujets est une sûre garde.

POLYNICE

Souvent qui trop se fie aussi trop se hasarde.
Mais ne m'opposez plus d'inutiles avis.
Parle, ma passion ; les tiens seront suivis :
Passe au dernier excès que peut faire paraître
L'amour d'une couronne et la haine d'un traître.
Je ne puis d'aucun prix, tant fût-il infini,
Voir l'une trop payée et l'autre trop puni.

JOCASTE

Bien, puisque ni sanglots, ni prières, ni larmes

Ne peuvent de vos mains faire tomber les armes,
Et qu'avecque raison je vous puis reprocher
Que vous partez un coeur aussi dur qu'un rocher,
Je conjure des dieux la puissance suprême
De me faire venger par votre refus même ;
Et vous souhaite encor quelque malheur plus grand
Que celui que promet ce mortel différend.
Une invincible ardeur en mes veines s'allume,
Qui d'un secret effort jusqu'aux os me consume ;
Ma constance est à bout, la nature se tait,
La fureur me possède, et ce malheur me plaît.
Adieu, non plus mes fils, mais odieuses pestes,
Et détestables fruits de meurtres et d'incestes :
Vous ne mourrez pas seuls, et je suivrai vos pas
Pour vous persécuter même jusqu'au trépas.

Elle sort furieuse.

Premier CAPITAINÉ

Son entremise est vaine.

HÉMON

Ô constance barbare !

CRÉON, à ÉTÉOCLE

Enfin le champ est libre, et rien ne vous sépare :
Qui ne presse faiblit l'effet de grands projets.
Vengez-vous, vengez-vous, et vengez vos sujets.

ÉTÉOCLE

Votre intérêt, Créon, vous meut plus que ma gloire ;
Vous pressez le combat et craignez la victoire.
Vous savez qu'après nous le sceptre des Thébains,
Par ordre et droit de sang, doit passer en vos mains.
Mais les garde le ciel de votre tyrannie !
Voici par quoi sera votre attente bannie :
Choisissons ici près un champ plus spacieux
D'où l'un et l'autre camp nous considère mieux,
Et que le sort après conduise l'aventure.

POLYNICE

Faisons tôt.

HÉMON

Ô journée honteuse à la nature !

ACTE III

SCÈNE I

ANTIGONE

ANTIGONE, en deuil, dans sa chambre.

Inconstante reine du monde,
Qui fais tout par aveuglement,
Sans dessein et sans fondement,
Et qui toutefois toute chose se fonde,
Pousse ta roue et ne te lasse pas ;
Fais que son tour s'achève :
Il faudra qu'elle nous relève,
Après nous avoir mis si bas.
Tels que d'une mer agitée
On voit les flots s'entre-suivants,
Se fuir après au gré des vents,
Et ne tenir jamais une assiette arrêtée :
Tel est ton ordre aux biens que tu nous fais ;
Tu caresses, tu frappes,
Tu viens à nous, tu nous échappes,
Et tu ne t'arrêtes jamais.
Mais pourquoi, trompeuse déesse,
S'il est vrai que tu n'as point d'yeux
Est-ce plutôt à de hauts lieux
Qu'à des toits de bergers que ta rigueur s'adresse ?
Tu ne peux voir la tête d'un roi
L'éclat que tu lui donnes ;
Et qui tient de toi des couronnes
A toujours guerre avecque toi.

SCÈNE II

HÉMON, ANTIGONE

ANTIGONE

Tu reviens seul, Hémon ? Ô sinistre présage !
Que je lis d'infortune aux traits de ton visage !

HÉMON

Il vous faut divertir par un autre entretien.

ANTIGONE

Hélas ! Tu me dis tout en ne me disant rien.

HÉMON

Madame, je croyais que la commune plainte
Vous eût déjà livré cette sensible atteinte,
Et fût cause du deuil que je rencontre ici.

ANTIGONE

Étéocle est donc mort ?

HÉMON

Et Polynice aussi.
Faites à ce grand coeur faire un effort extrême ;
Opposez la nature à la nature même.
L'ennui d'un tel malheur ne peut être léger ;
Mais la part que j'y prends le doit bien alléger.

ANTIGONE

Ô prodige ! Ô combat digne de son issue,
Où plus que les vaincus la nature est vaincue,
Où le crime s'est vu par le crime étouffer,
Où l'impiété seule a droit de triompher !
Faites m'en le récit.

HÉMON

Votre douleur peut-être...

ANTIGONE

Non, elle est en un point où rien ne peut l'accroître ;
Mes sens par son excès sont demeurés perclus ;
Pour la trop ressentir je ne la ressens plus.

HÉMON

Quand leur haine obstinée eut rendu de la reine
Le pouvoir sans effet et la prière vaine,
Et qu'au champ du combat chacun d'eux consentit,
La rage s'y vint rendre, et nature en sortit :
Pareils à deux lions, et plus cruels encore,
Du geste chacun d'eux l'un l'autre se dévore :
Avant qu'en être aux mains ils combattent des yeux,
Et se lancent d'abord cent regards furieux.
Enfin, d'un maintien grave et d'une voix altière,
Polynice tout haut pousse cette prière :
« Ô dieux ! Si quelquefois vous consentez au mal,
Quand il semble ordonné par un décret fatal,
Et qu'on en peut nommer la cause légitime,
Guidez ce bras vengeur et soutenez mon crime :
Après, pour l'expier, à moi-même inhumain,
Dedans mon propre sang je laverai ma main :

Si ce traître y peut voir le sceptre qu'il me nie,
Avant que de son corps son âme soit bannie,
Et s'il peut en mourant emporter avec soi
Le regret de savoir que je survive roi. »
Là commence, l'approche, où l'ardeur les presse
Pratique aux premiers coups quelque art et quelque adresse :
Ils passent sans effet et d'une et d'autre part ;
Mais bientôt la fureur l'emporte dessus l'art :
Chacun voulant porter, et chacun voulant rendre,
Quitte pour attaquer le soin de se défendre ;
Et tous deux, tout danger à leur rage soumis,
S'exposent aussi nus que s'ils étaient amis :
Mais après que, pareils de force et de courage,
Ils ont gardé longtemps un égal avantage,
De Polynice enfin le sort guide le bras :
Il pousse un coup mortel qui porte l'autre à bas.

ANTIGONE

Et le ciel à ce crime a prêté sa lumière !

HÉMON

Le roi tombe, et son sang coule sur la poussière :
Mais en sa chute encore sa haine se soutient,
Et son coeur veut éclore un espoir qu'il retient :
Couleur ni mouvement ne reste à son visage ;
Il semble que des sens il ait perdu l'usage :
Il le réserve tout pour un dernier effort,
Et sait encore tromper dans les bras de la mort.
Polynice, ravi d'une fausse victoire
Dont bientôt sa défaite effacera la gloire,
Levant les mains au ciel, s'écrie à haute voix :
« Soyez bénis, ô dieux, justes juges des rois !
Thèbes, dessus ma tête apporte ta couronne ;
Elle est mienne, et le sang par deux fois me la donne.
Apporte, cette vue hâtera son trépas ;
Ma tête achèvera l'office de mon bras. »
Il s'approche à ces mots, lui veut ôter l'épée ;
Mais sa main est à peine à cette oeuvre occupée,
Que l'autre, ramassant un reste de vigueur
Que la haine entretient à l'entour de son coeur,
Retire un peu le bras, puis, le poussant d'adresse,
Lui met le fer au sein que mourant il y laisse.
Polynice, à ce coup, mortellement atteint,
Une froide pâleur s'emparant de son teint :
"Quoi ! Ta rage, dit-il, n'est donc pas assouvie,
Et tes déloyautés ont survécu ta vie ?
Ta perfidie arrête où ton âme n'est pas ?
Attends-moi, traître, attends, je vais suivre tes pas,
Et, plus ton ennemi que je ne fus en terre,
Te porter chez les morts une immortelle guerre ;

Là, nos âmes feront ce qu'ici font nos corps ;
Nous nous battons vivants, et nous nous battons morts."
Avecque ce discours il achève sa vie ;
La lumière de ses yeux est pour jamais ravie ;
Et nous, le coeur transi de frayeur et d'ennui,
Demeurons sur-le-champ presque aussi morts que lui.

ANTIGONE

Que votre mort, ma mère, est un bien que j'envie,
Et qu'il me serait doux de vous avoir suivie !
Venez voir, cher Hémon, si le ciel en courroux
Peut lâcher quelque trait qu'il n'ait lâché sur nous...
Entrez en cette chambre.

Hémon sort.

SCÈNE III

ISMÈNE, ANTIGONE

ISMÈNE

Ô barbare sentence !

ANTIGONE

Quel ennui doit encore éprouver ma constance ?

ISMÈNE

Savez-vous du combat le succès malheureux ?

ANTIGONE

Oui, digne de leur rage et funeste à tous deux.

ISMÈNE

Savez-vous que Créon succède à la couronne ?

ANTIGONE

C'est un bien qu'on lui doit et que le sang lui donne.

ISMÈNE

Savez-vous la rigueur de son premier édit ?

ANTIGONE

Non, Hémon est ici qui ne m'en a rien dit.

ISMÈNE

Il fait d'un acte impie un acte de justice :
Il défend d'inhumer le corps de Polynice,
Et, déclarant ce prince ennemi de l'État,
Condamne l'infracteur comme d'un attentat.

SCÈNE IV

LES MÊMES, HÉMON

HÉMON

Certes, jamais le sort n'a sur humaine race
Tant versé pour un jour de peine et de disgrâce.
Jocaste défaite ! Ô destin inhumain !

ANTIGONE

Vous voyez en sa mort une oeuvre de sa main :
Heureuse et douce mort, puisqu'elle a su par elle
De celle de ses fils prévenir la nouvelle !
Voyez si ma constance a de quoi s'exercer ;
Mais ma peine ou ma vie enfin pourra cesser :
Cette raison au moins en mon mal me conforte,
Que, s'il n'est supportable, il faudra qu'il m'emporte :
Mais de grâce, seigneur, accordez aujourd'hui
Un peu de solitude à ce mortel ennui,
Et me prouvez la part que vous y daignez prendre,
En laissant à mes pleurs le temps de se répandre.

HÉMON

Je serais plus cruel que vos propres douleurs,
Si je vous déniais la liberté des pleurs.
Adieu, mais trouvez bon qu'en ce malheur extrême
Je vous laisse vous-même à garder à vous-même :
Domptez de votre sort l'implacable courroux,
Et que votre vertu me réponde de vous.

Il sort

SCÈNE V

ANTIGONE, ISMÈNE

ANTIGONE

C'est bien visiblement, ma soeur, ma chère Ismène,
Que le ciel aujourd'hui nous déclare sa haine,
Et que son bras vengeur, poussé par son courroux ;
Poursuit encore Oedipe et le punit en nous :
Sa parricide erreur nous fut un coup funeste,

Et, vierges, nous portons la peine d'un inceste.
Nos deux frères sont morts, ma mère suit leurs pas,
Et le ciel toutefois ne se satisfait pas ;
Il suscite un tyran élevé par leur chute,
Dont le règne insolent déjà nous persécute,
Qui veut priver les morts du repos des tombeaux
Et vouer notre sang à la soif des corbeaux.

ISMÈNE

On dresse par son ordre un appareil célèbre
Pour honorer le roi de la pompe funèbre,
Et, comme un défenseur de l'État et des siens,
Il lui fait décerner les honneurs anciens :
Mais il veut que cent ans l'auteur de cette guerre,
Ombre vaine et plaintive, aux noirs rivages erre,
Et défend que son corps, sans d'Oedipe et de nous,
Ait d'autre monument que le ventre des loups :
Telle qu'est cette loi, telle est aussi la peine ;
La première est impie et l'autre est inhumaine ;
Car entre elles il met ce funeste rapport
Qu'on enterrera vif qui l'enterrera mort.

ANTIGONE

L'ordonnance avec soi porte sa fin expresse ;
C'est à nous qu'elle parle, à nous qu'elle s'adresse :
La racine arrachée, et les arbres détruits,
Le cruel veut encore exterminer les fruits.
Or, il est temps, ma soeur, de montrer qui nous sommes,
Et qui peut plus sur nous ou des dieux ou des hommes ;
C'est ici que le sang et la condition
Ne nous permettent pas une lâche action ;
La vertu doit ici forcer la tyrannie ;
Peut être que plus faible elle sera punie.
Mais de tant de tourments que nous livre le sort,
Il ne peut être après tout qu'arriver une mort :
Enfin, exprès, ma soeur, j'ai voulu qu'Hémon même,
Qui prend mes intérêts et qui sans feinte m'aime,
Pour ne s'opposer pas à ce triste devoir,
Nous laissât le lieu libre et n'en pût rien savoir.

ISMÈNE

Dieux, que proposez-vous, et que pouvons-nous faire,
Que ne soit inutile au repos de mon frère ?

ANTIGONE

Acquittons au moins selon notre pouvoir;

ISMÈNE

Mais, ma soeur, l'impuissance excuse le devoir.

ANTIGONE

Quoi ! Vous défendez-vous d'un si pieux ouvrage ?

ISMÈNE

L'espérance me manque, et non pas le courage.

ANTIGONE

Quand l'une peut manquer, l'autre est bien imparfait.

ISMÈNE

Que profite un espoir qui n'obtient point d'effet ?

ANTIGONE

En ces précautions la faiblesse est visible.

ISMÈNE

La promptitude aussi bien souvent est nuisible.

ANTIGONE

Pour un acte si juste, il est vrai, mais Créon ne l'est pas.

ANTIGONE

Et s'il est inhumain serez-vous inhumaine ?

ISMÈNE

J'abhorre l'ordonnance et redoute la peine.

ANTIGONE

Le dessein sans effet est aussi sans mérite.

ISMÈNE

Mais le dessein suffit si l'effet ne profite.

ANTIGONE

N'est-ce pas profiter que d'inhumer les morts ?

ISMÈNE

Non, car Créon, enfin rendrait vains nos efforts.

ANTIGONE

Demeurez donc, Ismène, et sauvez-vous la vie,
Comme un trésor bien rare et bien digne d'envie :
Nos jours sont en effet si bien traités du sort
Que vous avez raison de redouter la mort.

ISMÈNE

Considérez, ma soeur, que, restant sans défense,
Le pur rebut du sort et la même impuissance,
Filles, pour dire assez que nous ne pouvons rien,
Un peu d'abaissement aujourd'hui nous sied bien.
Ce n'est pas qu'en effet notre soin se refuse ;
Le sang convie assez, mais la faiblesse excuse ;
Et déjà mon devoir s'en serait acquitté
S'il ne fallait céder à la nécessité.

ANTIGONE

Quelque consentement que vous puissiez produire,
Je vois qu'il pourrait moins me servir que me nuire :
Qui n'est pas assuré travaille mollement,
Et souvent détruit tout par le retardement :
Seul, on s'acquitte mieux d'une grande entreprise ;
Le travail s'affaiblit alors qu'il se divise ;
Laissez-m'en donc le soin, et, sage à votre sens,
Rendez-vous à la force et prenez loi du temps.

ISMÈNE

J'envie à ce grand coeur cette grande assurance ;
Mais pour les lois enfin j'ai plus de révérence.

ANTIGONE

J'en aurais comme vous, mais j'en userais mieux,
Et voudrais que les lois en eussent pour les dieux.

ISMÈNE

Ah ! Que vous me causez une frayeur extrême !

ANTIGONE

Ne m'épouvantez point, et tremblez pour vous-même.

ISMÈNE

Soyez secrète au moins, comme je vous promets
Que par moi ce dessein ne se saura jamais.

ANTIGONE

Si rien est à cacher, cachez votre faiblesse ;
Je fais gloire pour moi que ma vertu paraisse.

ISMÈNE

Comme dans les dangers vous vous précipitez !

ANTIGONE

Avec autant d'ardeur que vous les évitez.

ISMÈNE

Je vous l'ai dit cent fois, cette oeuvre sera vaine.

ANTIGONE

Bien, mon pouvoir cessant fera cesser ma peine.

ISMÈNE

Mais ce n'est pas assez d'entreprendre ardemment ;
L'honneur de l'entreprise est en l'événement.

ANTIGONE

Vos raisons, comme vous, sont de si peu de force,
Que, loin de m'arrêter, cet obstacle m'amorce.
Laissez indifférent mon bon ou mauvais sort ;
Voyez, si je péris, mon naufrage du port ;
Pour moi je tiens plus chère et plus digne d'envie
Une honorable mort qu'une honteuse vie ;
Et de mes ans enfin voir terminer le cours
Ne sera qu'arriver où je vais tous les jours.

ISMÈNE

Allez donc, et le ciel, pour vous et pour mon frère,
Conduise de dessein mieux que je ne l'espère.
Mais vos soins, si mon coeur ne m'abuse aujourd'hui,
Préparent un cercueil plus pour vous que pour lui.

Elle sortent.

SCÈNE VI

ARGIE, MÉNETTE, UNE LANTERNE À LA MAIN SUR LES REMPARTS OÙ S'EST DONNÉ LE COMBAT.

MÉNETTE

Madame, vous cherchez votre perte visible.

ARGIE

C'est bien ma perte, hélas ! Elle m'est bien sensible.

MÉNETTE

Je dis de votre vie.

ARGIE

Ah ! Le même trépas
Qui l'ôte à mon époux ne m'en privera-t-il pas ?
Ménette, voulez-vous qu'en ce malheur extrême
J'abandonne aux corbeaux la moitié de moi-même,
Et que l'injuste arrêt qu'on nous a rapporté
Jusqu'au repos des morts porte sa cruauté ?
Peut-être que déjà Polynice m'accuse
De lui rendre si tard l'honneur qu'on lui refuse :
S'il ne l'a pas, j'ai tort ; s'il l'a, j'ai tort aussi,
Car c'est à mon devoir qu'appartient ce souci ;
C'est pour ce triste soin, dont mon devoir me presse,
Que je me suis soustraite aux troupes de la Grèce,
Qui, le siège levé par un honteux départ,
Souffre cette injustice et n'y prend point de part.

MÉNETTE

Pour ne nous pas tromper ne prenons autre voie
Que celle des oiseaux qui vont à cette proie :
L'infection des corps vient déjà jusqu'à nous ;
Ici furent portés et rendus tant de coups ;
Voici le champ fertile en tant de funérailles :
Thèbes n'est pas fort loin, j'entrevois ses murailles.

ARGIE

Ô Thèbes ! Autrefois l'objet de mes désirs,
Maintenant le sujet de tous mes déplaisirs,
À qui pourtant le ciel soit encore propice,
Si ta pitié me rend le corps de Polynice ;
Tu vois en quel état, femme et soeur de tes rois,
Je me présente à toi pour la première fois.
Vois, perfide cité, quelle pompe environne

Celle qui justement prétendait ta couronne :
Ce n'est pas elle aussi qui guide ici mes pas,
Et mon ambition ne te déplaira pas :
Je ne cherche qu'un mort, je ne peux que sa cendre ;
Je ne t'ôte qu'un soin que tu ne daignes prendre :
Me le dénieras-tu ? Rends, cruelle, rends-moi
Celui que tu chassais comme indigne de toi,
À qui tu fus perfide autant que légitime,
Qui fut ton roi sans sceptre et ton banni sans crime.
Et toi, mon cher époux s'il reste après les morts
Quelques mânes errants à l'entour de leurs corps,
Guide-moi par les tiens à ce funeste office ;
Que Polynice m'aide à trouver Polynice ;
C'est toi seul que je cherche en ces funestes lieux ;
Daigne encore une fois te montrer à mes yeux.

SCÈNE VII

LES MÊMES, ANTIGONE

MÉNETTE

Madame, contenez la douleur qui vous presse ;
Nous sommes aperçus, quelqu'un vers nous s'adresse.

ANTIGONE, à Argie.

Quel dessein téméraire adresse ici tes pas ?

MÉNETTE

Ce qui l'y fait venir ne vous regarde pas.

ANTIGONE

Vient-elle ôter aux morts les larmes que je verse,
Et mettre empêchement à ce triste commerce ?
Quel intérêt l'y pousse, et quel est son souci ?
Ce soir est tout à moi, seule j'ai droit ici.

ARGIE

Si quelqu'un de ces morts vous cause de la peine,
Et si, comme je crois, même dessein nous mène,
Si même Créon vous craignez le courroux,
Je pourrai sans danger me déclarer à vous :
Hier femme, aujourd'hui veuve de Polynice,
Je venais à son corps rendre un dernier office,
Croyant qu'à la faveur du voile de la nuit...

ANTIGONE, l'embrassant

Est-ce Argie ? Ô ma soeur ! Quel bonheur me conduit ?
Ou plutôt quel destin, à mon bonheur contraire,
Fait que quand je vous vois je ne vois plus mon frère ?
Tant qu'il eut ce plaisir, ses soeurs ne l'eurent point ;
Ses jours nous séparaient, et son trépas nous joint.
Quelque part que pour vous mon coeur prit en sa flamme,
Je ne vois que sa veuve et n'ai point vu sa femme :
Enfin un même soin nous fait trouver ici ;
Ce que mène Antigone amène Argie aussi.

ARGIE

Antigone, ma soeur, quelle première vue !
Qui l'eût imaginée, ou qui l'eût attendue ?
Que pour nous la fortune, a de fausse douceurs !
Commençant de nous voir, nous cessons d'être soeurs :
Je n'ai pu vous montrer la sensible allégresse
De me voir jointe à vous que quand le cause en cesse ;
Encore en ce malheur dois-je bénir le sort
Qui me montre la soeur lorsque le frère est mort.
Au défaut de l'objet, son image contente ;
Encore vois-je de lui quelque chose vivante :
Vos corps furent formés dedans le même flanc ;
Vous ne fûtes qu'un coeur, et qu'une âme et qu'un sang.

ANTIGONE

Ce n'est pas sans raison que sa perte m'est dure ;
L'amitié nous joignit bien plus que la nature.

ARGIE

Aussi, ma chère soeur, les dieux m'en sont témoins,
Son trône était l'aimant qui l'attirait le moins :
Ni repos, ni pays, ni mère, ni couronne,
Ne lui fut en objet à l'égal d'Antigone ;
Jour ni nuit n'ont passé qu'il ne parlât de vous,
Et non sans que mon coeur en fût un peu jaloux ;
Car, à voir quelle part nous avions en son âme,
Je paraissais sa soeur et vous sembliez sa femme :
Mille fois pour vous voir il a de ces remparts
Devers Thèbes jeté les yeux de toutes parts.
Mais las ! Il vous a vue, et cette vue est vaine ;
Elle n'a diverti sa mort ni votre peine :
Nous n'espérions qu'en vous, et contre notre espoir
Il a pu sans fléchir vous entendre et vous voir ;
Il s'est pu cette fois défendre de vos charmes.

ANTIGONE

Hélas ! Il consultait de mettre bas les armes,
Et déjà son courroux était presque amorti ;
Mais si mal à propos Étéocle est sorti,
Qu'il m'a ravi le temps...

MÉNETTE

Craignant quelque surprise,
Allons chercher le mort, achevons l'entreprise,
Et faites quelque trêve avec vos douleurs.

ANTIGONE

Allons, dessus son corps nous répandrons des pleurs :
Son corps où fut mon sang...

ARGIE

Son corps où fut mon âme.

ANTIGONE

Quel emploi pour sa soeur !

ARGIE

Quelle nuit pour sa femme !

ACTE IV

SCÈNE I

CRÉON, CLÉODAMAS, ÉPHISE

CRÉON

Enfin l'état est calme, et les dieux ont permis
Que l'orage tombât dessus nos ennemis.
Enfin, Thèbes, enfin la voix de ton prophète
Des volontés des dieux est fidèle interprète ;
Son oracle est suivi de visibles effets ;
La mort de Ménécée a produit cette paix.
Par un sort tout ensemble et propice et contraire,
La ruine du fils a couronné le père :
Pour profiter pour moi lui-même s'est perdu,
Pour élever mon sang mon sang s'est répandu ;
Mais plaindre son trépas est altérer sa gloire ;
Le seul, tout mort qu'il est, nous gagne la victoire :
Le public intérêt condamne mes douleurs
Et ravit à mes yeux la liberté des pleurs ;
Sa mort éteint du ciel la fureur vengeresse,
Chasse de son pays les forces de la Grèce,
Renverse Polynice et sa témérité,
Et lui coûte un trépas justement mérité.
Étéocle avec coeur a pris notre défense ;
Aussi sais-je des deux faire la différence :
J'entends qu'avec ma cour toute la ville en deuil
Demain rende au dernier les honneurs du cercueil ;
Mais mon autorité ne peut sans injustice
Décerner ces honneurs au corps de Polynice :
Il importe à l'État qu'un ennemi juré,
Qui s'est ouvertement contre lui déclaré,
De sa rébellion reçoive le supplice,
Et demeure privé de ce funèbre office.

CLÉODAMAS

Un grand roi pèse tout d'un contrepois égal,
Rend le bien pour le bien, et le mal pour le mal.
Que Thèbes aujourd'hui dressât des funérailles,
À qui voulait hier abattre ses murailles,
Qui marchait sur les siens pêle-mêle accablés,
Qui fit avec le feu la moisson de ses blés,
Et qui demain peut-être eût pu voir avec joie
Embraser par les Grecs cette seconde Troie !
Qu'elle lui décernât les honneurs du tombeau !

Ce zèle est sans exemple et serait tout nouveau.

ÉPHISE

C'est trop, Cléodamas, exagérer son crime :
Que sa prétention fût ou non légitime,
Encor ce traitement paraît-il inhumain ;
Il fut homme, il fut noble, il fut prince et Thébain.
Je veux qu'il soit coupable ; il laisse en son offense
Une matière au Roi d'exercer sa clémence.
D'un règne commençant la première action
Fait dessus les esprits beaucoup d'impression,
Et la douceur y trace une secrète voie
Par où le joug passant se reçoit avec joie :
La rigueur, au contraire, en ces événements
Jette au pouvoir des rois de mauvais fondements ;
À peine il s'établit qu'on souhaite qu'il cesse,
Et tout joug nous déplaît quand d'abord il nous presse.
Sire, outre ces raisons, qui votre piété
Lie aujourd'hui les mains à votre autorité ;
Donnez à votre règne un favorable augure ;
Accordez la justice avecque la nature :
Régnez sur les esprits premier que sur les corps,
Faites honneur aux dieux en faisant grâce aux morts.

CRÉON

Ô fou raisonnablement ! Spécieuse faiblesse !
Sur toute lâcheté ce faux zèle me blesse :
Quoi donc ! Pour un impie il faut être pieux,
Et faire grâce au crime est faire honneur aux Dieux !
Depuis quand des deux points d'où dépend la justice
À leur sacré conseil retranché le supplice,
Et fait, par un désordre à leur gloire fatal,
De la source du bien la semence du mal ?
Quoi ! Venir, embrasé d'une aveugle furie,
Verser le sang des siens, ruiner sa patrie,
La rage dans le coeur et les armes au poing,
Est être cher aux dieux et mériter leur soin !
Non, non, c'est de nos maux faire le ciel complice ;
C'est de la piété faire un appât au vice :
Contredire son roi sur un si juste arrêt,
C'est ne pouvoir plier sous un joug qui déplaît,
Et du zèle indiscret et partisan du crime
Pallier le refus d'un zèle légitime.
Mais, ou l'on m'ôtera la qualité de roi,
Ou mon autorité maintiendra cette loi.
Du corps de ce mutin, gisant dans la poussière,
Le ventre des corbeaux sera le cimetière ;
Et se tienne assuré d'un cruel châtement
Quiconque lui destine un autre monument.

CLÉODAMAS

Sire, quel malheureux, après votre défense,
Pour l'intérêt d'un mort prendrait cette licence ?

CRÉON

Toujours, quelque rebelle, en un règne naissant,
Croit faire un coup d'état en désobéissant,
Et se jette à clos yeux au danger plus extrême,
Au mépris de son prince, au mépris de soi-même :
Mais son crime est utile et contient quelquefois
De plus mutins que lui dans le respect des lois :
Suffit que si mon fils enfrenait ma défense,
Son sang, son propre sang en laverait l'offense,
Et que j'ai des Argus aux coteaux d'alentour
Qui feront leur devoir d'y veiller nuit et jour.

SCÈNE II

LES MÊMES, UN CAPITAINE

Le CAPITAINE

Ô vertu criminelle ! Ô pitié funeste,
Du mépris de la mort preuve trop manifeste !

CRÉON

Qu'est-ce ? Quelle nouvelle ?

Le CAPITAINE

Ah ! Quel est mon malheur,
D'avoir été commis pour instrument du leur !

CRÉON

Quoi ! Déjà mon édit a trouvé des rebelles ?

Le CAPITAINE

Sire, pour faire ouïr de mauvaises nouvelles,
Qu'il faut faire sur soi de violents efforts,
Et qu'on a de contrainte à les mettre dehors !
La princesse Antigone...

CRÉON

Ô malheureuse fille
Sur qui j'établissais l'espoir de ma famille !
Ô race détestable et digne de son sort !

Le CAPITAINE

Secondée à ce soin par la veuve du mort,
Vient d'être auprès du corps dessus l'heure surprise,
De son funèbre office achevant l'entreprise :
Deux de mes compagnons qui l'amènent ici
Vous la vont présenter à l'étrangère aussi.

Il sort.

ÉPHISE

Le ciel a jusqu'au bout versé sur cette race
Disgrâce sur malheur et malheur sur disgrâce.

CRÉON

Ô masque de vertu ! Que ta fausse beauté
Couvre d'hypocrisie et de déloyauté !
Quoi ! Cette misérable, à mon fils destinée,
Sur le point d'accomplir cet heureux hyménée,
Déclare maintenant sa haine contre moi
Son refuge, son oncle, et son père et son roi !
Non, j'aurais plutôt cru que toute une province
Se dût montrer rebelle au vouloir de son prince,
Et secouer le joug de son commandement,
Que je n'eusse eu pour elle un soupçon seulement.

Voyant entrer les gardes.

Amenez cette peste, et qu'on cherche une peine
Égale à son forfait et digne de ma haine.

SCÈNE III

LES MÊMES, ANTIGONE, ARGIE, MÉNETTE, GARDES

CRÉON

Voyez quelle assurance en cet oeil effronté !
Quel superbe maintien et quelle égalité !
D'un seul signe d'effroi ce front est-il capable ?
Qui de nous semble mieux le juge ou le coupable ?
Parle, t'a-t-on surprise en ce fatal devoir
Qui si visiblement contredit mon pouvoir ?

ANTIGONE

Non ; l'on m'a prise, sire, on ne m'a pas surprise.
On ne saurait surprendre en si juste entreprise.

ARGIE

J'ai seule transgressé cet arrêt inhumain :

Sire, elle n'a rien fait que me prêter la main.

MÉNETTE

C'est à moi, Sire, à moi qu'en est dû le supplice ;
Je suis auteur de tout, elle n'est que complice.

CRÉON

Et ne saviez-vous pas que cet acte, en effet,
Était contrevenant à l'arrêt que j'ai fait ?

ANTIGONE

Je n'en pouvais douter, puisqu'aucun ne l'ignore.

ARGIE

Oui, je le savais bien.

MÉNETTE

Et moi mieux qu'elle encore.

CRÉON

Vous faisiez donc vertu de transgresser mes lois ?

ANTIGONE

Oui, pour servir les dieux qui sont plus que des rois.

ARGIE

Pour faire honneur au ciel au mépris de la terre.

MÉNETTE

Et pour donner aux morts la paix après la guerre.

CRÉON

Et tous pour mériter un rigoureux trépas.

ANTIGONE

Qu'il vienne.

ARGIE

Il tarde trop.

MÉNETTE

Je n'y recule pas.

CRÉON

Ô folle piété ! Qui d'une même audace
Fit la rébellion et reçoit la menace.

ANTIGONE

Je mets le plus haut trône au-dessous des autels,
Et révère les dieux sans égard des mortels :
Ils sont maîtres des rois ; ils sont pieux, augustes ;
Tous leurs arrêts sont saints, toutes leurs lois sont justes :
Ces esprits, dépouillés de toutes passions,
Ne mêlent rien d'impur en leurs intentions ;
Au lieu que l'intérêt, la colère et la haine,
Président bien souvent à la justice humaine,
Et, n'observant amour, devoir et piété,
N'y laissent qu'injustice et qu'inhumanité.
Quoi ! Vous osez aux morts nier la sépulture ?
Eh ! Cette loi naquit avecque la nature.
Votre règne commence et détruit à la fois,
Par sa première loi, la première des lois.
Ici la faute est juste et la loi criminelle ;
Le prince pêche ici bien plus que le rebelle.
J'offense justement un injuste pouvoir,
Et ne crains point la mort qui punit le devoir :
La plus cruelle mort me sera trop humaine,
Je me résous sans peine à la fin de ma peine ;
Elle m'affranchira de votre autorité,
Et ma punition sera ma liberté.

ÉPHISE

Ô mâle coeur de fille ! Ô vertu non commune,
Qui pour rien ne se rend aux coups de la fortune !

CLÉODAMAS

Ô sexe dangereux ! Étrange dureté !
Du crime et du supplice elle fait vanité.

CRÉON

On abaisse aisément le coeur d'une sujette
Sous le propre fardeau du joug qu'elle rejette.
L'orgueil s'assortit mal avec le mauvais sort,
Et tous deux insolents font un mauvais accord.
Quoi ! La rébellion deviendra légitime,
Et pour me mépriser on prisera le crime ?
À son premier outrage elle en joint un second
En faisant vanité de m'avoir fait affront ;
Plus son mépris me touche et plus elle en est vaine ;
Je semble son sujet, elle semble ma reine.
Peut-être que le rang qu'elle tint autrefois,

Et les titres de soeur, nièce et fille de rois,
Font à ce coeur altier douter de la menace,
Et contre sa frayeur soutiennent son audace :
Mais son extraction provint-elle des cieus,
Et se dit-elle soeur, nièce et fille des dieux
La justice aujourd'hui satisfera ma haine ;
Et qui l'a secondée aura part en sa peine;

ARGIE

D'un frivole discours passez donc à l'effet ;
Je le ferais encore si je ne l'avais fait.
Oui, j'ai fait le devoir d'une ingrate province
Qui refuse sans honte un cercueil à son prince :
Elle fut son pays, ses terres, ses états ;
Il n'y veut qu'un sépulcre et ne l'y trouve pas :
Il laisse indifférent en quel titre on m'amène
Où j'avais droit d'entrer en qualité de reine,
Et je ne n'accuse pas l'injustice du sort
Qui me devait un sceptre et m'apprête la mort.
Je me plains seulement de ce pays barbare
Qui de six pieds sous terre à son prince est avare,
Et veut qu'en même jour le corps de mon époux
Passe d'entre mes bras dans le ventre des loups.

CRÉON

Ayant appris l'édit et le peine prévue,
Vous avez enfreint l'un, et l'autre vous est due.

ANTIGONE

Faites donc, votre haine agit trop mollement;
La fureur s'alentit par le retardement :
Peut-être que le temps vous ôterait l'envie
Ou l'assurance au moins de nous ôter la vie :
Le murmure du peuple irait jusques à vous,
Et pourrait désarmer votre injuste courroux ;
Car enfin si le ciel ne lui fermait la bouche,
Vous sauriez à quel point le procédé le touche.
Mais d'abord un tyran fait tout ce qu'il lui plaît ;
On souffre avec respect, on voit, mais on se tait.

CRÉON

Et toi seule entre tous n'as pu voir sans te plaindre ?

ANTIGONE

Tous tremblent, tous ont peur ; moi, je n'ai rien à craindre.

CRÉON

Au moins dois-tu rougir d'avoir osé plus qu'eux.

ANTIGONE

Qui fait honneur aux morts ne fait rien de honteux.

CRÉON

Un mort qui fut des siens le mortel adversaire !

ANTIGONE

Il fut ce qui vous plaît, mais il était mon frère.

CRÉON

Qui les armes en main a son frère assailli !

ARGIE

Il est vrai, mais son frère a le premier failli.

CRÉON

Il tint notre parti, l'autre tint le contraire.

ARGIE

La couronne à tous deux était héréditaire :
L'un suivit sa fureur, mais l'autre l'embrasa ;
Si l'un vous assaillit, l'autre vous exposa.

CRÉON

Le règne du premier, comme il fut d'un bon prince,
Se gagna la faveur de toute la province ;
Et notre heur, qui sous l'autre eût pu diminuer,
Nous fit prendre intérêt à le continuer.
L'intention des siens, plus que la sienne même,
Avait dessus son front laissé le diadème ;
Et son ambition, bien moins que sa bonté,
Se put dire l'appui de son autorité.

ARGIE

Mais pour le retenir vous chassiez Polynice.

CRÉON

On fit faveur à l'un, mais à l'autre justice.

ANTIGONE

Après tout je l'aimais, et mon affection
Entreprendrait encore cette sainte action.

CRÉON

Eh bien ! Suis les conseils que cet amour t'inspire :
Aime-le chez les morts, mais non sous mon empire.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ISMÈNE

ÉPHISE

Ô dieux ! En quel état Ismène vient ici !

CRÉON, à Ismène

Et toi, n'eus-tu point part à l'entreprise aussi ?

ISMÈNE

Oui, plus que toutes les deux : j'ai commencé l'ouvrage,
Et mon exemple, Sire, excita leur courage.

ANTIGONE

Non, non, trop de frayeur s'empara de son sein ;
Elle a le coeur trop bas pour un si haut dessein.

ISMÈNE

Je vous l'ai conseillé ; j'en pressai l'entreprise.

ANTIGONE

Tout au contraire, Sire ; elle m'en a reprise.

ISMÈNE

Oui, pour vous éprouver ; mais je suivais vos pas.

ANTIGONE

Elle était trop timide, elle ne sortit pas.

ISMÈNE

Prenez-vous à tel point votre triste fortune,
Que vous ayez regret qu'elle me soit commune ?

ANTIGONE

J'ai seule aimé mon frère ; il n'appelle que moi.

ISMÈNE

J'eusse à votre défaut entrepris cet emploi.

ANTIGONE

Je servirai de coeur et non pas de parole ;
L'un produit des effets, les autres sont frivoles.

ISMÈNE

Ma soeur, au nom des dieux, ne me déniez pas
La gloire de vous suivre en un si beau trépas.

ANTIGONE

Non, non, ne prenez part à rien qui m'appartienne :
L'ouvrage fut tout mien, la mort toute mienne.

ISMÈNE

Ne vous possédant plus quel bien me sera doux ?

ANTIGONE

Créon, votre seigneur, aura grand soin de vous.

ISMÈNE

Ah ! Ce reproche est juste : il est vrai, je fus lâche.

ANTIGONE

J'ai le regret de dire, et honte qu'on le sache.

ISMÈNE

Mais que vous a produit ce généreux effort ?

ANTIGONE

Tout ce que j'espérais : il m'a produit la mort.

ISMÈNE

J'avais bien su prévoir le malheur qui vous presse.

ANTIGONE

Eh bien, vivez heureuse avec votre sagesse.

CRÉON, à part.

L'orgueil à toutes deux a troublé la raison,
Et leur extravagance est sans comparaison.

ISMÈNE

Vous-même à votre fils vous l'avez destinée :
Voudriez-vous rompre, sire, un si bel hyménée ?

CRÉON

Il peut pour un manqué, recouvré cent partis.

ISMÈNE

Non pas qui vaillent tant, ni si bien assortis.

CRÉON

Cherchant cette alliance, il cherchait bien sa perte ;
Je le haïrais bien si je l'avais soufferte.

ANTIGONE

Viens ici, cher Hémon, et par cet entretien
Apprends le jugement que l'on y fait du tien.

ISMÈNE

Voudriez-vous ruiner une amitié si forte ?

CRÉON

Forte ou non, s'il l'épouse il l'épousera morte.

ISMÈNE

Si le ciel n'est injuste, il vengera sa mort.

CRÉON

Profite de sa perte, et crains un même sort.

ISMÈNE

Non, non, ne croyez pas que votre tyrannie
Ni m'empêche la voix, ni demeure impunie ;
Les dieux ne sont pas dieux si bientôt leur courroux
Ne prend notre intérêt et n'éclate sur vous.

CRÉON

Allez, ôtez d'ici ces objets de ma haine ;
Qu'en la tour du palais toutes deux on les mène :
Veillez-les avec soin, que tout vous soit suspect ;
Mais que l'on traite Argie avec plus de respect,
Dedans une autre chambre, avec garde fidèle,
Cependant qu'au conseil on ordonnera d'elle ;
Car, ne relevant pas de mon autorité,
Le crime qu'elle a fait est d'autre qualité.

On emmène Antigone, Ismène et Argie.

SCÈNE V

CRÉON, ÉPHISE, CLÉODAMAS ; ENSUITE HÉMON

ÉPHISE

Sire, à peser bien tout d'une égale balance,
Ce procédé n'est pas sans quelque violence :
L'honneur qu'on rend aux morts est une vieille loi ;
Par naissance et par droit Polynice fut roi ;
Antigone est sa soeur, elle est votre parente ;
Vous en privez Hémon, Ismène est innocente ;
L'autre est veuve d'un mort. Que votre jugement
Sur toutes ces raisons passent un peu mûrement.

CRÉON

De toutes ces raisons pour une déloyale,
Pas une ne détruit la puissance royale ;
Être trop indulgent laisse aussi trop oser.
Des autres mon conseil m'en fera disposer.

À Hémon qui entre.

Ne dissimulez point la douleur qui vous presse ;
Elle est juste en l'amant qui perd une maîtresse :
Mais d'autre part, Hémon, elle est injuste aussi
En un fils qui, bien né, de son père a souci,
Et qui, sage, épousant son amour et sa haine,
Se fait de ses désirs une loi souveraine.

HÉMON

Ayant l'honneur que j'ai d'être sorti de vous,
Votre intérêt, Monsieur, sur tout autre m'est doux.
J'ai tous les sentiments que mon devoir m'ordonne ;
Je tiens de votre sang et de votre couronne,
Et, sans me départir de leur autorité,
Ne puis rien épouser que votre volonté.

CRÉON

Aussi par la raison de la seule naissance,
N'attendais-je pas moins de votre obéissance.
Ce que prise un bon père est prisé d'un bon fils ;
Ils ont mêmes amis et mêmes ennemis :
Mais le père, d'un fils à ses desseins contraires,
S'est formé de soi-même un mortel adversaire ;
Il s'entretient la guerre et nourrit un poison
Doux à ses ennemis, funeste à sa maison.
Il ne faut pas, Hémon, que l'amour d'une femme
Jusqu'à ce point nous gagne et nous aveugle l'âme,
Qu'alors que le mal presse on n'en puisse guérir,

Et que nous nous perdions afin de l'acquérir.
L'intérêt de mon fils trop justement me touche
Pour souffrir qu'il reçoive un serpent en sa couche :
Une mauvaise femme est un méchant ami
Que veillant on doit craindre, et bien plus endormi ;
Et quiconque à sa foi jour et nuit se hasarde
Se met entre les mains d'une mauvaise garde.
Cette seule rebelle, entre tous mes sujets,
Censure mes édits, attaque mes projets,
Et trace des chemins à toute la province
Pour le mépris des lois et la honte d'un prince.
Dans les dessins d'un roi, comme dans ceux des dieux,
De fidèles sujets doivent fermer les yeux,
Et, soumettant leur sens au pouvoir des couronnes,
Quelles que soient les lois, croire qu'elles sont bonnes.

HÉMON

Les dieux ne mettent pas en tous entendements
Ni pareilles clartés, ni même sentiments.
Je veux que cette offense attaque votre gloire ;
Mais qui l'osa commettre a pu ne la pas croire :
En effet, qui croirait aller contre vos lois,
Suivant celles des dieux qui sont maîtres des rois ?
Moi, Monsieur, qui sans feinte et vous prise et vous aime
Comme auteur de ma vie et source de moi-même,
Qui vous souhaite un règne et glorieux et doux,
Et, pour dire en un mot, qui soit digne de vous,
Je cueille les avis partout où je me trouve,
J'entends ce qu'on estime et ce qu'on désapprouve,
Pour profiter pour vous et vous en faire part,
À vous à qui moi seul ose parler sans fard.
Jamais la Vérité, cette fille timide,
Pour entrer chez les rois ne trouve qui la guide :
Au lieu que le mensonge a mille partisans,
Et vous est présenté par tous vos courtisans.
Seul je vous dirai donc que le commun murmure
Accuse votre arrêt d'offenser la nature ;
Qu'aussi, l'on n'attend pas de votre passion
L'injuste châtement d'une bonne action.
Antigone, dit-on prit une honnête audace
Que le roi punira de la seule menace ;
Ce qu'elle a fait est juste, et dans tous les esprits,
Hors celui de Créon, son crime aura des prix ;
C'est à peu près, Monsieur, ce que je viens d'entendre,
Et ce que mon devoir m'oblige à vous apprendre.
Déférez quelque chose au sentiment commun ;
Le plus savant se trompe, et deux yeux font plus qu'un.
Un changement d'avis, quand la raison en presse,
N'est pas une action contraire à la sagesse :
Ne voir que pas son sens est le propre des dieux,

Comme il l'est des mortels de voir par beaucoup d'yeux.

ÉPHISE

La même vérité vous parle par sa bouche :
Sire, de cette part souffrez qu'elle vous touche,
D'autant plus qu'elle tend à votre commun bien,
Et que votre intérêt s'y trouve avec le sien.

CRÉON

Ô conseil, ô prière et ridicule et folle !
Que j'apprenne si vieux d'une si jeune école !

HÉMON

Ne regardez pas l'âge, et pesez la raison.

CRÉON

La raison n'est pas mûre en si verte saison.
Appelles-tu raison de faire honneur au crime ?

HÉMON

Non, s'il passe pour tel ailleurs qu'en votre estime.

CRÉON

Qui m'a désobéi mérite le trépas.

HÉMON

Le peuple toutefois ne le confesse pas.

CRÉON

Lui-même est criminel s'il censure son prince.

HÉMON

Faites donc le procès à toute le province.

CRÉON

Elle et ses habitants sont esclaves des rois.

HÉMON

Oui, si les rois aussi sont esclaves des lois.

CRÉON

La folle passion qui possède ton âme
Te fait insolemment parler pour une femme,
Et de son intérêt te rend aussi jaloux.

HÉMON

Vous seriez femme donc, car je parle de vous.

CRÉON

Tu contestes, mutin, contre ton propre père ?

HÉMON

J'ai cru vous conseiller, et non pas vous déplaire.

CRÉON

Ne m'est-il pas permis de conserver mon droit ?

HÉMON

Non, s'il prive les dieux de l'honneur qu'on leur doit.

CRÉON

Vil esclave de femme, esprit lâche et débile !

HÉMON

Je n'ai fait action ni lâche ni servile.

CRÉON

Parler pour une fille est ton plus digne emploi.

HÉMON

Je parle pour les dieux, et pour vous et pour moi.

CRÉON

N'espère pas enfin l'épouser jamais vive.

HÉMON

Elle ne mourra pas qu'un autre ne la suive.

CRÉON

M'oses-tu menacer ?

HÉMON

Je n'avancerais rien.
Envers qui ne veut ni ne peut faire bien.

CRÉON

Ce fol à m'outrager encore persévère !

HÉMON

Je vous dirais bien pis si vous n'étiez mon père.

CRÉON

Va, coeur efféminé ; va lâche, sors d'ici !

HÉMON

Vous voulez donc parler sans que l'on parle aussi ?

CRÉON

Oui, traître, je le veux, et bientôt pour salaire
De ta présomption va t'apprendre à te taire
Et ne chérir pas tant ce qui m'est odieux.
Soldats, amenez-la, qu'on l'égorge à ses yeux.

HÉMON

Ce ne sera jamais au moins en ma présence
Que l'on accomplira cette injuste sentence.
Faites à vos flatteurs autoriser vos lois,
Et voyez votre fils pour la dernière fois.

ÉPHISE, voulant le retenir.

Seigneur !

CRÉON

Laissez, qu'il aille ; il saura, je le jure,
Combien sensiblement me touche cette injure,
Combien il est fatal d'irriter mon pouvoir,
Et pour un fol amour oublier son devoir.

ACTE V

SCÈNE I

HÉMON

HÉMON, seul.

Qu'on l'égorge à mes yeux ! Ô vertu sans défense !
Justice sans soutien, supplice sans offense !
Ô présage fatal pour un règne naissant,
De s'arroser de sang et de sang innocent !
Ô belles fleurs sans fruits, accords sans hyménée,
J'avais bien malgré vous senti ma destinée.
Et toi, mon coeur, et toi qui m'en as averti,
Je te crus justement, tu ne m'as point menti.
Qu'on l'égorge à mes yeux ! Ô barbare sentence
Contre la vertu même et la même innocence !
Souffriez-vous, mes yeux, ce spectacle exposé ?
Je vous arracherais si vous l'aviez osé :
Règne pernicieux ! Joug, certes, détestable,
Qui dès le premier jour presse tant qu'il accable !
Qu'attendra-t-on d'un roi de qui l'autorité
Se déclare d'abord contre la piété,
Rompt les lois d'hyménée et celles de nature,
Ôte aux vivants l'espoir, aux morts la sépulture ?
Antigone est pieuse et révère les dieux,
Et c'est pourquoi l'on veut qu'on l'égorge à mes yeux !
Mais peut-être qu'Éphise aura par sa prière
Obtenu quelque effet meilleur que je n'espère,
Possible crains-je un mal qui n'arrivera pas.
Le voilà qui, pensif, adresse ici ses pas.

À Ephise.

Eh bien, qu'as-tu gagné sur cette âme cruelle ?
Je lis en ta tristesse une triste nouvelle.

SCÈNE II

ÉPHISE, HÉMON

ÉPHISE

D'autres, pour vous flatter d'une inutile espoir,
Vous diraient que le temps le pourrait émouvoir ;
Mais moi, qui suis sensible à tout ce qui vous touche,
Qui, mauvais courtisan, si le coeur sur la bouche,
Je ne vous puis farder ce funeste rapport :

C'est fait de la princesse ; il a signé sa mort.

HÉMON

C'est fait de la princesse ! Ah ! Force, ma colère,
Force ici tout respect et de fils et de père.
Venez, rage, transports, si longtemps repoussés,
Ce bourreau de son sang vous autorise assez :
Venez, et de sa tête arrachez la couronne,
Chassons d'autour de lui l'éclat qui l'environne,
Faisons tomber son trône et périr son état,
Si lâche partisan d'un si lâche attentat.
Pardonnez mes transports, respect, devoir, naissance ;
Je sais que je m'emporte et que je vous offense :
Mais vous voyez qu'on meurt pour trop suivre vos lois,
Qu'on en acquiert la gloire et la mort à la fois :
L'honneur qu'on porte aux siens devient illégitime ;
Et trop de naturel passe aujourd'hui pour crime.

ÉPHISE

J'attendais bien de vous ce premier mouvement ;
Je ne puis condamner votre ressentiment.
Mais, Seigneur, la princesse, encor pleine de vie,
N'a pas de ce cruel la fureur assouvie.

HÉMON

Quel est donc cet arrêt ?

ÉPHISE

Il commet à la fin,
Invisible bourreau, cet office inhumain ;
Et dessous Cythéron l'a fait enfermer vive,
Attendant qu'une mort de tant de morts la prive.

HÉMON

Mais rien n'ébranle-t-il sa résolution ?
N'as-tu rien oublié de ta commission ?
L'as-tu fait souvenir que c'est de sa main même
Que je tiens cet objet de mon amour extrême,
Que ce qu'il a fait naître il dut l'entretenir,
Qu'il a lui-même joint ce qu'il veut désunir ?
Sait-il que je m'avoue un peu trop téméraire,
Et que je me veux mal d'avoir pu lui déplaire ;
Que je n'ignore pas l'honneur que je lui dois,
Mais que le désespoir lui parlait par ma voix ;
Qu'il doit considérer le feu qui me dévore,
Et qu'il me veut ravir un objet que j'adore ?
Enfin, l'as-tu prié que, si ni mon devoir
Ni mes soumissions ne peuvent l'émouvoir,

Il m'accorde du moins cette dernière grâce,
Que je meure pour elle et seul lui satisfasse ?

ÉPHISE

J'ai peint votre respect, votre amour, votre ennui ;
Mais le plus dur rocher est moins rocher que lui,
Et je l'ai moins touché par ce qu j'ai pu dire
Qu'un chêne n'est ému du souffle d'un zéphyr.

HÉMON

N'importe ; sonde encor ce courage inhumain,
Dût ce dernier effort encor nous être vain :
Pardonne au soin ingrat que mon amour te donne,
Et tente jusqu'au bout pour sauver Antigone :
Va, tâche de sauver un malheureux amant.

ÉPHISE

Je vous vais obéir, mais inutilement.

Il sort.

SCÈNE III

HÉMON

HÉMON, seul.

Par cette invention défait de sa présence,
Autant que je le suis de la vaine espérance
De pouvoir profiter de cet abaissement,
Secourons l'innocence, et généreusement.
Ah ! Pourquoi n'est quelque autre auteur de cet outrage
Contre qui mon amour pût montrer mon courage !
En quelle occasion ne l'irais-je éprouver,
Et que ne tenterais-je afin de la sauver !
Mais, ô loi du devoir, importune contrainte !
Le nom de l'ennemi défend même la plainte :
On m'arrache la vie, et tel est mon destin
Qu'il faut encor baiser les mains de l'assassin !
Il faut souffrir sans rendre, il faut voir et se taire,
Et pour toute raisons, qui m'attaque est mon père.
Ne punissons donc point, mais repoussons les coups,
Et, ne l'attaquant pas, au moins défendons-nous.
Que son bras, s'il se peut, nous immole à sa haine ;
Mais, s'il se peut aussi, faisons qu'elle soit vaine.
Forçons l'ancre funeste où l'on tient enfermé
Ce miracle d'amour, ce chef d'oeuvre animé :
Pour un si beau dessein il n'est porte trop close.
Allons, et si quelqu'un à nos efforts s'oppose,

Également épris de colère et d'amour,
Ou faisons qu'il y laisse, ou laissons-y le jour.

Il sort.

SCÈNE IV

CRÉON, ÉPHISE

CRÉON

Non, Éphise, il importe au soutien de ma gloire
Que de ce châtement je laisse la mémoire :
Mon règne naît encore, et cette impunité
Porterait conséquence à mon autorité.
Quels mutins sous mes lois se laisseront réduire,
Si les miens les premiers tâchent de les détruire,
Et si qui contrevient à ce que je défends
Trouve des partisans en mes propres enfants ?

ÉPHISE

Sire, il est amoureux.

CRÉON

Moi je serai sévère.

ÉPHISE

Il servait sa maîtresse.

CRÉON

Il offensait son père.

ÉPHISE

Il crut vous conseiller.

CRÉON

Il prit trop de souci.

ÉPHISE

Mais il la tient de vous.

CRÉON

Il en tient l'être aussi.

ÉPHISE

Il s'avoue un peu prompt.

CRÉON

Qu'il souffre donc sa peine.

ÉPHISE

Mais, Sire, son amour ?

CRÉON

Mais, Éphise, ma haine ?

ÉPHISE

Faites quelque indulgence à de jeunes esprits.

CRÉON

Je pardonnerai tout, excepté le mépris.

SCÈNE V

LES MÊMES, TYRÉSIE, PRÉCÉDÉ PAR UN GUIDE ; CLÉODAMAS

CLÉODAMAS

Voici le vieux devin de qui tant de miracles
En ce fatal empire ont suivi les oracles.

ÉPHISE

C'est Tyrésie. Ô ciel ! Sois lassé de nos pleurs,
Et nous apprends par lui la fin de nos malheurs.

TYRÉSIE

La lumière d'un seul sert à eux que nous sommes :
C'est aux hommes aussi à conduire les hommes.

CRÉON

Que nous apprendrez-vous, bon vieillard qui sans yeux
Lisez si clairement dans le secret des dieux ?

TYRÉSIE

Un avis qui regarde et vous et votre empire.
Mais pesez mûrement ce que je viens de dire.

CRÉON

J'ai toujours obéi, vous toujours ordonné.

TYRÉSIE

C'est l'unique secret qui vous a couronné.

CRÉON

Aussi vous consulté-je en tout ce qui me touche,
Assuré que les dieux parlent par votre bouche.

TYRÉSIE

Surtout, pour votre bien, croyez-moi désormais,
Car le besoin en presse, ou n'en pressa jamais.

CRÉON

Ô dieux ! Quelle frayeur m'excite ce langage !

TYRÉSIE

Bien moindre que ne doit ce funeste présage.
Écoutez : ce matin, sur ces proches coteaux
Nous observions le chant et le vol des oiseaux,
Lorsque l'horrible cri d'une troupe d'orfraies,
D'infaillibles malheurs messagères trop vraies,
A rempli d'un grand bruit tous les lieux d'alentour,
Et n'a point respecté la naissance du jour :
Un nombre de corbeaux aussi funestes qu'elles,
Leur livrant un combat de becs, d'ongles et d'ailes,
A quelque temps après redoublé mon émoi,
Et quelques plumes même en ont tombé sur moi.
Je cours au temple alors, où la lampe allumée
Jette, au lieu de lumière, une noire fumée
Dont l'épaisseur corrompt la pureté de l'air,
Et, presque m'étouffant, m'empêche de parler :
L'encens n'y peut brûler quelque effort que j'essaie ;
La victime à l'autel n'y rend rien de sa plaie
Que quelque goutte ou deux d'une jaune liqueur
Dont la corruption n'a fait faillir le cœur ;
Mon guide, qu'à ce soin à mon défaut j'emploie,
S'écrie épouvanté qu'il n'y voit point de foie :
Enfin tout n'est qu'horreur et que confusion,
Et tout, Créon, et tout à votre occasion ;
De vous qui renversez les lois de la nature,
Qui, barbare, aux défunts niez la sépulture ;
De vous, qui, vrai Cerbère, ôtant ce droit aux corps,
Empêchez le passage en l'empire des morts ;
Qui, cruel, attaquez qui ne se peut défendre,
Et commandez un mal que vous devriez reprendre.
Satisfaites les dieux par votre amendement,
Et sachez-moi bon gré ce cet enseignement.

CRÉON

Sur tout autre toujours votre art me persécute ;
Vous m'entreprenez seul, seul je vous suis en butte.
Il faut bien que cet art, saint et sacré qu'il est,
Parmi sa pureté mêle quelque intérêt ;
Car le ciel laisse agir l'ordre de la nature,
Et n'a pas toujours l'oeil sur une créature.
L'or est un charme étrange, un métal précieux
Qui corrompt toute chose et tenterait les dieux ;
Mais il faut gagner par moyens légitimes,
Non pas en conseillant l'impunité des crimes,
Non pas en abusant du respect des autels,
Et faisant faussement parler les immortels.

TYRÉSIE

Qui m'a repris que vous d'en user de la sorte ?

CRÉON

Que l'on vous en reprenne ou se taise, qu'importe ?

TYRÉSIE

Usez-en comme moi ; le ciel sait qui vit mieux.

CRÉON

Je n'outragerai point un ministre des dieux.

TYRÉSIE

Vous m'outragez assez m'accusant d'avarice ?

CRÉON

Peu de gens de votre art sont exempts de vice.

TYRÉSIE

Et les tyrans encor bien moins qu'eux et que moi.

CLÉODAMAS

Aveugle, savez-vous que vous parlez au roi ?

TYRÉSIE

Puisque je l'ai fait tel, j'ai droit de le connaître :
Plus aveugle est que moi tel qui ne croit pas l'être.

CRÉON

C'est bien vous emporter pour un esprit si sain.

TYRÉSIE

Enfin je dirai plus que je n'avais dessein.

CRÉON

Parlez, car il importe au gain de votre vie.

TYRÉSIE

Bien plus votre intérêt que le mien m'y convie;
Et vous l'allez l'apprendre : avant que le soleil
Laisse en en notre horizon la nuit et le sommeil,
Vous verrez des effets du malheureux augure
Qui m'a si clairement marqué votre aventure :
La frère mort, privé des honneurs du cercueil,
La soeur vive enterrée, et tout le peuple en deuil,
Appellent d'une voix que ne sera pas vaine
La justice du ciel sur l'injustice humaine.
La mort de votre fils, ce prince aimé de tous,
Sera le premier fléau qui tombera sur vous ;
D'effroyables remords, mégères éternelles,
Invisibles bourreaux des âmes criminelles,
Vous persécuteront jusqu'aux derniers abois ;
Et, s'il faut mettre hors tout ce que je prévois,
Un bras victorieux, que votre crime attire,
Vous va bientôt ravir et la vie et l'Empire.
Mais qu'en vous ce discours n'excite aucun souci,
Et croyez que le gain me fait parler ainsi.
Marche, enfant ; je lui laisse en ce triste présage
Assez d'instruction pour en devenir sage.

Il sort avec son guide.

SCÈNE VI

CRÉON, ÉPHISE, CLÉODAMAS

ÉPHISE

Sire, il peut s'abuser ; mais depuis qu'en ces lieux
Sa voix rend aux mortels les réponses des dieux,
Et qu'il envoie au ciel les encens de nos temples,
Les fautes de son art n'ont point encore d'exemples.

CRÉON

Je tremble, je frémis, je demeure interdit,
Et cet effet s'accorde avec ce qu'il a dit.
Opposons la prudence au coup de cet orage ;
Mais d'ailleurs la prudence offense le courage.
Me rendre lâchement au sentiment d'autrui,

Est trop honteux pour moi, trop glorieux pour lui.

CLÉODAMAS

C'est à vous d'en résoudre avec votre sagesse.

CRÉON

Je suivrai vos avis ; mais tôt, le besoin presse.

ÉPHISE

Traitez le sang d'Oedipe avec plus de douceur ;
Mettez le frère en terre, et tirez-en la soeur.

CLÉODAMAS

Sire, à trop consulter l'occasion passe :
Le ciel touche parfois aussitôt qu'il menace.

CRÉON

Que j'ai de répugnance à cette lâcheté !
Mais il faut obéir à la nécessité :
Rendez donc ce devoir au corps de Polynice ;
Qu'avec ses soeurs sa veuve assiste à cet office ;
Que l'on délivre Argie, et que sa liberté
Soit le premier effet de cette impunité.

SCÈNE VII

LES MÊME, UN CAPITAINE

Le CAPITAINE

Sire, sire, accourez.

CRÉON

Quelle nouvelle ? Approche.

Le CAPITAINE

Hémon s'est fait passage en la funeste roche
Où devait Antigone expier son forfait :
Elle en est quitte, Sire, et c'en est déjà fait ;
La prince sur son corps déteste votre empire,
Et je crains, oui je crains quelque chose de pire...
J'en voulais approcher, mais s'élançant sur moi...

CRÉON

Ô trop certain augure ! Ô misérable roi !

De quel triste succès est ma rage suivie !
Courons, sauvons mon fils, ou c'est fait de ma vie.

Ils sortent.

SCÈNE VIII

HÉMON, PRÈS DU CORPS D'ANTIGONE, DANS LE TOMBEAU DE LA ROCHE ; ISMÈNE

HÉMON

Beau corps, sacrés débris du chef d'oeuvre des cieux,
Beaux restes d'Antigone, ouvrez encor les yeux,
Jeune soleil d'amour éteint en ton aurore,
Bel astre, honore-moi d'un seul regard encore
Avant que je te suive en la nuit du tombeau.
Tu crains, tu crains de voir le fils de ton bourreau ;
Le coeur plus que l'oreille est sourd à ma prière ;
Ton amour s'est éteint avecque ta lumière ;
C'est en vain qu'aux enfers je vais suivre tes pas,
Tes mânes offensés ne m'y souffriront pas ;
Autant que tu m'aimais tu me seras contraire ;
Tu puniras le fils des cruautés du père.
Je n'avance à mourir non plus qu'à différer,
Et, ni vivant ni mort, je n'ai plus qu'espérer.

À Ismène.

Mais, Madame, arrêtez ces inutiles larmes,
Et contez moi sa mort. Où prit-elle des armes ?

ISMÈNE

Le soir qu'elle partit pour ce pieux dessein
Elle tenait caché ce poignard dans son sein,
Pour demeurer par lui maîtresse de sa vie
S'il devait arriver qu'elle fût poursuivie :
À ce coup vainement j'ai voulu résister ;
Je ne l'ai diverti ni n'ai pu l'éviter :
Le sang qu'elle a versé l'embellit et me tache ;
Il la peint généreuse et me témoigne lâche.
Vous l'offensez, au reste, et soupçonnez à tort
Que son affection soit morte par sa mort :
Elle sait à quel point sa fortune vous touche ;
Avec le nom d'Hémon elle a fermé la bouche :
C'est un nom qu'elle emporte au-delà du trépas,
Et que dans l'Oubli elle n'oubliera pas.

HÉMON

Allons donc, mon amour, où la sienne m'invite ;
Payons-lui cet honneur qui passe pour mérite.
Ah ! S'il plaisait aux dieux que, pour mourir cent fois,

Je pusse à ce beau corps rendre l'âme et la voix,
Que d'un si bel effet je bénirais les causes !
J'entrerais dans les feux comme en un lit de roses ;
Lr plus amer poison, et le plus furieux,
Passerait à mon goût pour breuvage des dieux ;
Je me délasserais parmi les précipices,
Et dans le seul repos trouverais des supplices.
Mais depuis qu'une vie est tombée en tes mains,
Ô Mort ! Pour la ravir tous nos efforts sont vains.
Ce butin est trop cher, et j'ai tort si j'espère
Que tu rendes au fils ce que tu tiens du père.
Sourde, tiens donc encor de ce dénaturé
Le butin qu'il t'envoie et qu'il t'a procuré ;
Mais épargne ta faux, puisque, ô prodige extrême !
La nature aujourd'hui se détruit d'elle-même,
Les plus proches parents sont les plus ennemis,
Le frère hait le frère, et le père le fils ;
L'oncle au sang de sa nièce avec plaisir se noie,
Et tous font ton office et te chargent de proie.

Il veut tirer son épée ; Ismène le retient.

ISMÈNE

Eh ! Que ferais-je, Hémon ? Ne m'abandonnez pas.

SCÈNE IX

LES MÊMES, CRÉON, ÉPHISE, CLÉODAMAS

CRÉON

Mon fils, quel désespoir trouble votre pensée,
Et de quel vain regret est votre âme pressée ?
À quel point vous emporte une funeste amour !
Faites grâce à celui dont vous tenez le jour.

HÉMON, tirant son épée.

Retirez-vous, barbare ; évitez ma colère :
Je n'ai plus de respect, ni connais plus mon père.
L'état où m'a réduit votre inhumanité
Ma peut faire passer à toute extrémité.
Voyez, lion régna, affamé de carnages,
Inhumain cœur humain, voilà de vos ouvrages :
Saulez ce naturel aux meurtres acharné ;
Tenez, voilà le sang que vous m'avez donné ;
Ce corps qui fut à vous reste en votre puissance,
Et vous va par sa mort payer de sa naissance.

CRÉON

Barbare, achève donc, achève ton dessein ;
Le coup est imparfait s'il ne passe en mon sein,
Et tu ne meurs pas tout si le jour me demeure.

HÉMON

Bientôt, bientôt le ciel vous marquera votre heure :
Cruel, ne doutez pas que son bras tout-puissant
Ne s'arme tôt ou tard pour le sang innocent ;
Le temps vous apprendra que jamais tyrannie
Sur le trône thébain ne demeure impunie :
Croyez que Cadme, Laïe, Oedipe et ses enfants,
Ne vous ont en leur sort précédé que du temps.
Quand des dieux Tyrésie annonçait la pensée,
Elle parlait à vous, non pas à Ménécée :
« La race de Python ne cessera qu'en vous ;
C'est sur vous que du ciel doit tomber le courroux. »
Mais puissent être vains les maux qu'is vous prépare !
Qu'il vous soit aussi doux que vous m'êtes barbare !
À ma fureur encor quelque respect est joint,
Et je serai content qu'il ne me venge point.
Toi qui me fus ravie aussitôt que donnée,
Vertueuse beauté, princesse infortunée,
Allons, unis d'esprit sans commerce de corps,
Achevez notre hymen en l'empire des morts.

Il meurt sur le corps d'Antigone.

CRÉON

Ô mort ! Joins mon trépas aux effets de ma rage !
Sors, mon âme, et mets fin à ce tragique ouvrage.

Il s'évanouit.

ÉPHISE

Il tombe évanoui, sans force et sans chaleur.
Tu devais, vain regret, précéder ce malheur !

CLÉODAMAS

Ô ciel ! Qu'aux châtiments ta justice est sévère,
Et qu'il est dangereux d'exciter ta colère.

ISMÈNE, à part.

Lâche, ne puis-je donc faire un dernier effort ?
Mourrai-je mille fois pour la peur d'une mort ?

FIN